VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 6 JANVIER 1914 NUMERO 34

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
élephones - - Garry 4264-4265

DIEU ET MON DROIT

ENFIN!

Après deux ans de négociations, d'échanges de communiqués entre le Bureau des Ecoles Publiques de Winnipeg et le Comité représentant les catholiques de Winnipeg, nous savons que les amendements Coldwell, votés à la session de 1912, par les libéraux comme par les conservateurs, n'amélioreront aucunement la situation des minorités catholiques dans Winnipeg. Elles continueront comme par le passé à payer double taxe, à construire leurs propres écoles, à les soutenir de leurs deniers et à les voir taxées pour le soutien des écoles publiques.

* * *

Il n'était pas nécessaire d'être devin pour prévoir la dernière réponse du Bureau des Ecoles de Winnipeg à la lettre du docteur McKenty, le 5 décembre 1913.

Le représentant des catholiques, allant à la limite des concessions, demandait de louer "nos écoles et de les administrer comme des ECOLES PUBLIQUES pour nos enfants catholiques et à engager des instituteurs catholiques diplômés pour ces écoles, sans tenir compte du costume".

Que le Bureau des Écoles répondrait: "Nous ne pouvons faire ce que vous demandez", ne faisait pas le moindre doute. Plusieurs fois, au cours des négociations antérieures, ce corps scolaire s'était déclaré prêt à accepter nos écoles comme écoles publiques, en tout identiques aux écoles publiques actuelles de Winnipeg et comme elles régies par la Loi des Ecoles Publiques. En termes clairs, on nous offrait l'école neutre, sans religion et sans enseignement du français.

* * *

Pour nous catholiques, ces fameux amendements Coldwell sont chose du passé. Il est clair maintenant que nous n'en pouvons rien espérer. Même s'ils donnaient au Bureau des Ecoles le pouvoir de faire droit à la requête des catholiques.

Ou ces amendements sont de leur nature stériles ou la volonté du Bureau les rends tels.

Où gîte le vrai? Peut-être la discussion que provoquera la demande de rappel de ces amendements par M. Johnson nous le dira-t-elle.

Ce débat n'ira pas sans un certain côté ridicule. Et Dieu sait combien de faces ridicules peut montrer la politique!

Qu'on se représente un moment les discutants. De part et d'autre, ils ont approuvé ces amendements Coldwell, demeurés lettre morte et sans force. La Gauche en demandera le rappel. Pourquoi? La Droite les défendera. Pourquoi?

Attendons le débat. Il ne manquera pas de piquant.

* * *

Dans l'intervalle, méditons sur les splendeurs du "fair play" britannique.

L'OPINION DU NORTHWEST REVIEW

"Il y a parmi nous qui croient consciencieusement que l'usage de la langue anglaise est essentiel à l'unité du Dominion. Généralement, ils réclament bien haut *un seul drapeau, une seule marine et une seule langue* comme moyen essentiel de salut pour l'empire. Le mot *centralisation* est leur motto, et l'ardeur avec laquelle ils poursuivent cet idéal n'est égalée que par leur dogmatisme et leur confiance en eux-mêmes. Ils semblent oublier cependant que l'empire britannique, composé de peuples hétérogènes, dont les idéals sont aussi variés que les races dont ils sortent, est construit sur le principe fondamental de l'autonomie locale, chaque section ayant la liberté de se faire à sa manière la destinée qui convient le mieux aux caractéristiques de sa population, aux circonstances et à l'environnement dans lesquels chacun se trouve, chacune demeurant une entité distincte et particulière. C'est ce système qui a maintenu haut le drapeau de la Grande Bretagne dans chaque partie du globe et qui a suscité l'envie de tous les pouvoirs européens qui ont essayé de coloniser et qui se sont fait distancer sur la route. Et c'est ce système qui, dans l'opinion des meilleurs penseurs, perfectionnera le mieux l'organisation imperiale et amènera en relations plus étroites les colonies britanniques dispersées au loin.

Pour revenir à la question des langages dans notre Dominion, certains catholiques ont exprimé la crainte que l'usage du français dans les écoles de ce pays n'embarrassât l'Eglise dans sa mission. Ils ont même prétendu que les enfants Canadiens-français ne devraient recevoir qu'un faible enseignement dans le langage de leurs pères, sous le prétexte toujours que l'anglais est nécessaire et que la préservation de la foi n'a aucun rapport avec la question du langage. En cela ils ont eu un champion déterminé dans la *Orange Sentinel*, un organe de bigoterie qui a des accès de compassion chaque fois que le sort inévitable et naturellement déplorable des français catholiques trouble son rêve d'un langage anglais souverain. Et des Irlandais catholiques se sont joints aux cris et aux clameurs de la *Sentinel*. Dans toute cette controverse un point important a été négligé par ces Irlandais catholiques qui parlent l'anglais, et c'est celui-ci: "N'est-il pas raisonnable de supposer que les meilleurs juges de l'effet de la perte de leur langue sont Canadiens-français eux-mêmes. Ils se rendent compte aussi bien que n'importe qui, parmi notre population, des avantages qu'il y a à apprendre l'anglais; ils ont fait des efforts louables pour connaître l'anglais. Et de fait on doit admettre que les français sont la seule race au Canada qui ait fait des efforts sérieux pour maîtriser plus d'une langue. Que les français aient réussi convenablement, la plupart l'admettront. Des milliers d'entre eux parlent l'anglais couramment et ils doivent être dans une position exceptionnelle pour aviser leurs co-religionnaires et compatriotes sur les avantages ou les dangers d'apprendre cette langue ou de ne pas apprendre leur langue maternelle. Quelques-uns peuvent faire des réclamations extravagantes pour la langue de leurs ancêtres, comme d'autres le font pour l'anglais, mais ceci est-il une excuse valide pour refuser de les écouter complètement?

Comme population catholique, notre prospérité est inséparablement unie à celle de nos co-religionnaires canadiens-français. Deux millions et demi de catholiques au Canada parlent le français. Trois-quarts de million de catholiques à peine acceptent l'anglais comme leur langue maternelle. Le passé magnifique du Canada français pour Dieu et son Eglise est la page la plus brillante de notre histoire. Non content de s'occuper des besoins spirituels du peuple français, le Canada français a fourni des centaines de missionnaires, qui ont quitté tout ce qu'ils avaient de cher au monde pour aller travailler au loin dans les portions négligées de la vigne du Seigneur. Cette race a été remarquablement féconde en vocations sacerdotales et elle n'a jamais demandé quels étaient la nationalité ou le langage de ceux qui demandaient des secours religieux. Dans les sombres jours de 47 et 48, lorsque des maisons flottantes chargées de milliers d'Irlandais persécutés et mourants—nos ancêtres—étaient semées comme des algues le long du fleuve Saint-Laurent, alors que les maîtres *de langue anglaise* de l'Irlande de souffrante poussaient du pays ces Irlandais avec la supériorité abandonnaient à la merci d'un climat inhospitalier, étrangés sur une terre étrangère, nos co-religionnaires canadiens-français n'ont pas posé de questions sur la nationalité ou le langage. Avec un zèle et une charité particulière à leur race, ils les ont reçus à bras ouverts, bravant la peste et la mort pour prendre soin de leurs corps et de leurs âmes.

Au moins un des missionnaires du vieux temps est encore au milieu de nous. Né il y a quatre-vingt quatorze ans, le Révérend Père Dandurand, o.m.i., qui réside maintenant au palais épiscopal de Saint-Boniface, était à Ottawa, en 1844. Lorsque la lamentable procession d'émigrants irlandais frappés par la fièvre, les pieds malades et fatigués, s'enfoncèrent dans les forêts en 47 et 48, ce vieux et sympathique missionnaire, alors un jeune homme, leur adressa en français un salut à l'accent duquel nul ne s'objecta. Avec le Révérend Père Molloy il prit charge de ceux qui étaient frappés du typhus et, allant de tente en tente sur le site actuel des bâtisses du Parlement, la Chute de La Chandière résonnant en bas, il se pencha sur les oreillers de ces malades ravagés par la fièvre, il rafraîchit leurs temps, il apporta la consolation aux convalescents, il administra les sacrements de notre Sainte Mère l'Eglise à ceux qui mouraient. S'il était possible, même avec une plume bien pauvre de décrire les sentiments de reconnaissance et de gratitude qui entrèrent dans la profondeur de l'âme de ces immigrants sur les bienfaits inestimables qu'ils avaient reçus des missionnaires français de ces jours anciens, on critiquerait moins aujourd'hui la langue française. Malheureusement, il y en a beaucoup parmi nous qui ne connaissent pas les luttes et les souffrances de cette période; beaucoup ont été privés de cette histoire touchante qui s'apprenait sur les genoux des mères; mais il y en a d'autres parmi nous qui ne peuvent pas, et qui ne voudraient pas, même s'ils le pouvaient, oublier cette mélancolique histoire.

On peut nous dire que ceci n'a rien à faire avec l'enseignement du français aux enfants canadiens-français. D'accord, mais la gratitude que nous devons avoir pour ce que les Canadiens-français et les missionnaires français ont fait pour nous devrait au moins disposer les Irlandais catholiques à écouter d'une manière sympathique le plaidoyer des Canadiens-français, même si les caractéristiques de notre race se sont oblitérés de telle manière que nous ne puissions pas apprécier leur amour si naturel et si intense pour le langage de leurs ancêtres. Leur droit de perpétuer ce langage est indiscutable. Dans certains districts mixtes il peut y avoir des difficultés au sujet des meilleures méthodes à adopter. En de tels cas le dogmatisme sur *l'unité de l'empire la langue commerciale du monde, les avantages matériels de la future génération de français, etc.*, ne vaut rien.

Ce qui est nécessaire, c'est l'examen sympathique des arguments apportés par nos co-religionnaires français, arguments qui sont l'expression et l'exposé de leur désir naturel de rendre leurs enfants capables de participer au travail de missionnaire des ancêtres. Ces conquêtes dans le champ religieux ont été décrites en détail par les écrivains qui ont compris ce que c'était que le *Voyageur à la Robe Noire*,—cet indomptable missionnaire français qui, pour l'amour de Dieu et de son prochain, quittait le foyer comfortable de la famille sur les bords du Saint-Laurent et se traçait un chemin sur les steppes enneigés de notre pays de l'Ouest qui se développe maintenant si vite. Et devrons-nous être comptés parmi ceux qui voudraient priver ces français d'une telle satisfaction et d'une telle aspiration? Dieu nous en préserve! Leur droit à leur langage est le résultat d'une promesse solennelle qui leur a été faite dans le passé. Ce fut une condition essentielle de leur acceptation de la domination anglaise. Et à nos amis irlandais qui ont été amenés par des arguments sophistiques à s'allier à ceux qui sont opposés à l'enseignement du français aux enfants Canadiens-français, nous demandons de méditer le traité de Limerick et de se rappeler ce qu'il représente. Il y a toujours deux côtés à chaque question, et la justice n'est pas toujours du côté de ceux qui sont numériquement les plus forts. Puisse la nouvelle année nous amener à une discussion pacifique qui tendra à un règlement amical de nos relations.

LA CRISE SCOLAIRE DANS L'ONTARIO

On n'a pas oublié sans doute que Mgr Fallon, à peine installé comme évêque de London, a témoigné de ses sentiments à l'égard de ses diocésains canadiens-français en dénonçant bruyamment les écoles catholiques bilingues où ils conservent leur langue et leur foi. Les Orangistes se hâtèrent de seconder par une campagne violente cet auxiliaire inattendu. L'effet en fut prompt: le gouvernement conservateur chargea d'une enquête le docteur Merchant qui publia son rapport au début de mars 1912. Le docteur constatait que les résultats des écoles bilingues sont médiocres, ce qui ne les différencie pas d'ailleurs des autres écoles élémentaires de la province d'Ontario: il se plaignit de la pénurie des instituteurs capables. C'est exactement la même plainte qu'avait fait entendre le Congrès canadien-français d'éducation tenu avant le Congrès de la langue française à Québec. Mais tandis que le Congrès d'éducation avait conclu à une organisation sérieuse de l'enseignement bilingue, le gouvernement de Sir James Whitney donnait comme sanction au rapport Merchant le "règlement 17", d'après lequel l'enseignement du français dans les écoles franco-anglaises était réduit aux premiers cours si les enfants ne connaissaient pas suffisamment l'anglais à une heure par jour dans les autres cours, et une double inspection était créée dans laquelle le poste supérieur revenait à l'inspecteur anglo-protestant.

Ce fut un tolle général. Partout, dans la presse, dans les réunions, on conseilla la résistance. Le ministre menaça en octobre d'annuler les brevets des instituteurs récalcitrants, de supprimer les octrois de subventions, d'imposer aux catholiques canadiens-français la double taxe (la taxe pour l'école publique en même temps que la taxe qu'il leur plairait de continuer de payer pour leurs écoles séparées. Mais le mouvement était plus profond que ne le pensait le Cabinet. Les Canadiens-français, avertis des conséquences possibles de leur résistance, étaient décidés à aller jusqu'au bout. S'ils avaient contre eux, selon l'usage jusqu'ici, des revues catholiques de langue anglaise, par contre, des Irlandais et des Anglo-Canadiens de marque affichaient publiquement leur sympathie pour eux; d'autres aussi. A ce propos citons un fait touchant: à Haileybury, les enfants catholiques irlandais remirent à Mgr Latulippe, vicaire apostolique de Témiscamingue, le produit d'une collecte en faveur des petits Canadiens-français d'Ontario.

L'Hon. sénateur Belcourt, ancien président de l'Association canadienne-française d'Ontario, publia à la fin de novembre, dans "l'University Magazine", un éloquent plaidoyer en faveur de la minorité. A la même époque, une grande assemblée de protestation fut tenue à Ottawa par l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne-française. Le 27 décembre, l'Association d'Education présenta à Sir J. Whitney une requête contre le réglement au nom de deux cent cinquante commissions des écoles séparées. Les arguments des protestataires peuvent se résumer ainsi: 1o la quasi-suppression de l'étude de la langue maternelle est d'une mauvaise pédagogie; on ne s'initie bien à de nouvelles connaissances que dans sa propre langue. L'amélioration du système bilingue, qui donne ailleurs de bons résultats, est possible. Si le gouvernement de l'Ontario, qui consacre environ deux millions de piastres à l'éducation, en attribuait aux Canadiens-français leur part, au prorata de la population, ils recevraient deux cent cinquante mille piastres au lieu de vingt-cinq mille. 2o Le règlement no 17 est en contradiction avec celui qui porte le no 15, lequel a été approuvé en 1911 par le Parlement et à force de loi. 3o L'interdiction de l'étude régulière du français est contraire au droit naturel, aux usages de l'Ontario et à l'Acte de la Confédération.

Il n'est pas inutile d'ajouter que, seule, la province de Québec a maintenu au point de vue scolaire l'égalité entre la majorité et la minorité. Seule, la majorité de de Québec est catholique et française.

Cependant la résistance s'était partout organisée. Les instituteurs recevaient ordre des commissions scolaires, au nom des parents, de ne pas tenir compte de la nouvelle réglementation et de faire sortir les enfants à l'arrivée de l'inspecteur anglo-protestant, non parce qu'il est anglais et protestant, mais parce qu'il n'est pas qualifié pour avoir la haute direction d'écoles catholiques destinées aux écoliers de langue française. Les instituteurs, pris entre la menace des commissions scolaires d'être destitués s'ils obéissaient au règlement no 17, et celle du gouvernement, de perdre leurs diplômes s'ils n'y obéissaient pas, se rangèrent du côté des pères de famille. En mars dernier, l'Association d'éducation a exhorté des commissions scolaires à persévérer dans leur conduite, les informant que le gouvernement ne peut légalement les empêcher de percevoir ou de recevoir les taxes pour les écoles séparées.

Attaquée de tous côtés, les Canadiens-français sont en train de se départir de leur apathie et de sortir de leur isolement. Ce qui atteint un groupe blesse chacun des autres. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a jeté les bases d'une organisation nouvelle: "Le Sou de la pensée française". Le jour de la fête nationale, le 24 juin, aura lieu à l'instar des "tag days" une collecte dont le produit sera cette année attribué à l'Association canadienne-française d'Ontario.

Nous assurons de notre sympathie la plus vive nos frères de race, les Canadiens-français. D'autre part, nous espérons que le Gouvernement d'Ontario, se souvenant des grands principes du libéralisme anglais, reviendra sur ses premières décisions; nous espérons que l'équité et la haute intelligence des hommes d'Etat feront régner sans restriction le fair-play britannique.

L. Léau.

TROMPE L'OEIL

Dans son éditorial du 2 janvier, le *Free Press* adresse aux catholiques du Manitoba, l'exhortation suivante:

"Les catholiques savent exactement ce que veut le parti libéral d'une part; d'autre part ceux-là seuls qui sont d'une excessive crédulité s'attendent encore à ce que le parti conservateur fasse autre chose que se moquer d'eux. Ceci étant, les catholiques ne devraient-ils pas modifier leur point de vue relativement à la "praticabilité des écoles séparées?"

Nous ne suivrons pas le rédacteur dans les considérations qu'il amène afin d'aider les catholiques de Winnipeg à modifier leur point de vue, d'autant que "l'épouvantail" qu'ils construit n'est qu'une grosse exagération. Mais nous ferons une ou deux considérations que nous croyons bien "à propos".

La première c'est que le *Free Press* se trompe quand il dit qu'il y a des catholiques qui ne sont point en faveur des écoles séparées. Les enseignements des papes et des évêques sur cette question sont bien clairs, et ceux qui condamnent ces enseignements n'ont pas le droit au titre de catholique.

La seconde c'est que le fait que les deux partis politiques qui se disputent l'assiette au beurre Manitobaine, refusent de rendre aux catholiques l'usage d'une liberté consacrée par la constitution n'oblige pas ceux-ci à modifier leur point de vue relativement à la possibilité de mettre en pratique les écoles séparées.

Non, l'enseignement qu'ils doivent tirer de cette fin de non-recevoir, c'est que *depuis longtemps ils n'auraient dû compter que sur eux-mêmes, sur une organisation de leurs forces et une agitation continue jusqu'à pleine reconnaissance de leurs droits.* Les deux partis politiques pour arriver au pouvoir ont besoin du dos des milliers de catholiques qui d'un océan à l'autre travaillent à la prospérité morale et matérielle du Canada. Au Manitoba, les catholiques organisés, forts de leur droit, de leur devoir peuvent, par un plan organisé, obliger le gouvernement à leur rendre l'exercice d'une liberté garantie par la constitution. Dans le Dominion entier l'organisation des forces catholiques peut faire plier une force politique quelle qu'elle soit, car on est assuré d'avance de la sympathie de beaucoup de protestants tant ceux qui d'instinct haïssent l'injustice commise par le gouvernement Greenway, que ceux qui comprennent que le système de l'école publique nationale est une source d'athéisme social. A l'oeuvre donc, organisons la jeunesse, organisons l'âge mur en des associations puissantes, puis *quand l'organisation des forces catholiques sera faite, nous réclamerons, nous exigerons, nous prendrons nos droits.*

Voilà en quoi les constatations du *Free Press* relativement à l'injustice de deux partis politiques doivent modifier nos idées et notre attitude.

Saint-Claude.

ALMANACH FRANCAIS

L'Almanach Français de l'Ouest Canadien—l'an dernier, l'Almanach de la Province Ecclésiastique de Saint-Boniface—vient de paraître. Il entre vigoureusement dans sa troisième année, ignorant tout à fait la crise.

De format agrandi, il est imprimé sur papier art-glacé et solidement broché. Le frontispice nous présente, en brun sur fond vert eau, une superbe reproduction du tableau de Oéri, peintre italien: le Christ chargé de sa croix.

Cet almanach se recommande encore plus par son contenu. Une généreuse infusion de sang nouveau et jeune l'a renouvelé du tout au tout et lui permet d'offrir, cette année, une forte et intéressante lecture à ses nombreux lecteurs.

Nous offrons nos meilleurs compliments à M. Maurice Dumousseau, éditeur-propriétaire.

Cet almanach se vend dix sous. Les commandes devront être adressées à l'éditeur, 619 avenue McDermot, Winnipeg.

Cet almanach sort des ateliers de la West Canada Publishing Co. Il est un échantillon de l'excellent travail qu'on y fait.

LE VENTRE DE JOHN BULL

Chiffrons;—oui, chiffres ronds! Nous allons savoir ce que les 45,000,000 d'Anglais d'Angleterre, —dont 77 pour cent dans leurs grandes villes, le reste, *rari nantes*, dans les campagnes d'une des îles les plus fertiles de l'Europe, —nous allons voir ce que ces 45,000,000 d'insulaires ont dû avaler en une seule année et ce que leur a dû coûter cette masse prodigieuse alimentaire,—dont presque plus rien, en comparaison, n'est produit par le sol anglais.

Importations de 1912: Valeur des importations alimentaires, boissons, tabac compris: 102,759,134 *livres* sterlings: 513,795,670 dollars, dont 14 pour cent environ—448,733,040 dollars pour l'étranger extra-impérial, 65,062,270 millions payés aux *dominions* de John Bull.

Ces chiffres comprennent non seulement les épiceries mais le lard, le beurre, etc., que l'Angleterre ne produit plus assez,—ayant cessé d'être agricole et d'avoir des paysans—je parle de l'Angleterre proprement dite.

Pour la viande et le pain, etc., l'*Empire* se soutient encore à peu près, pas l'Angleterre. L'Australie, le Canada, les Indes produisent, à peu près, de quoi se nourrir et nourrir John Bull. Il est nécessaire, cependant, pour John Bull seul, de recourir à la République Argentine et aux Etats-Unis, afin de vivre.

Viandes. En 1912 John Bull a dû importer—en fait de viandes—pour 47,137,812 *livres* sterlings: 285,689,060 dollars.

L'Angleterre ne produisant plus ni son pain ni son paysan, ne produit plus même, dans ses immenses pâtures, remplaçant les terres arables, assez de bétail pour remplir ses 45 millions de ventres.

* * *

Sur cette somme John Bull a dû dépenser 55,056,490 dollars dans l'Empire et 180,452,570 dollars hors de l'Empire.

Grains, froment compris, John Bull a dû en acheter pour 88,496,294 sterling: 422,481,470 dollars,—dont 183,780,210 dollars, aux *dominions* et 258,701,210 dollars à l'étranger.

Beurre, fromages, etc. Le beurre (étranger) que John Bull met sur son pain (étranger) lui coûte, de Danemark, Suède et Russie, 24,254,123 livres sterling: 121,170,615 dollars.

Que lui fournissent son bétail indigène et celui des *dominions?* Seulement 26,890,950 dollars.

Orge (bière); *oeufs, lard.* Orge importée: 39,357,905 dollars, dont 12,337,040 dollars payés dans l'Empire. Blé d'inde: 67,966,080 dollars, dont seulement 870,905 dollars payés dans l'Empire. Oeuf importés, chez John Bull, pour 41,792,120 dollars. 10,000,000 de dollars payés dans l'Empire. Oeufs Pauvres poules anglaises!—Lard importé, pour le ventre de John Bull: 72,777,740 dollars dont à peine 10,000,000 dollars payés dans l'Empire.

Pauvres cochons anglais!

Récapitulons: Importations alimentaires, payées hors de l'Empire: 448,733,040 dollars.

Voilà ce qu'a coûté le ventre de John Bull—payé hors de l'Empire—en 1912.

Dans des proportions dix fois au moins, plus colossales, c'est la situation où se trouvant, à l'époque de sa décadence, l'Empire pagano-romain, trônant dans la "Ville-Eternelle" sur l'Italie déserte, devenue inculte,—*lati fundia* disait tacite,—sans agriculture, sans paysans—Empire obligé pour vivre, de vider, à fond, l'Egypte, la Gaule, l'Espagne, la Grèce, l'Itsie Mineure, les côtes de l'Afrique.—Empire obligé pour se défendre,—n'ayant plus de soldats romains—à garnir ses légions de "barbares"—et,—pour remplir le ventre du peuple romain l'amusant—obligé de lui fournir la *sportule* quotidienne: *panem et circenses!*

L. Hacault.

VIENT DE PARAITRE!

Etude critique de notre système scolaire. (Québec) 1913.

Bel in-8 de 200 pages. Montréal, bureaux de l'A. C. J. C., 1075, rue Rachel Est, 1913. Prix: 50 sous l'exemplaire, franco; remise de 25% à la douzaine et de 40% à la centaine, port en plus.

Que vaut le système scolaire de la province de Québec? Tous les éléments de la réponse sont dans ce volume. On n'y trouvera portrait flatté, ni caricature, mais une photographie honnête qui reproduit les traits naturels avec les grains de beauté et les verrues. Connaissez-vous bien notre question scolaire? Pouvez-vous juger la valeur des arguments qu'apportent ceux qui en parlent? Lisez ce volume. Vous serez surpris de tout ce qu'on y découvre. Il vous permettra de traiter pertinemment cet important et très actuel sujet; il vous fournira des statistiques et des références; il vous aidera à vous former une opinion raisonnée, motivée, et à discerner ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans les éloges sans restriction ou les critiques outrancières. Nulle part ailleurs la question n'a ainsi été traitée sous ses multiples aspects; nulle part ailleurs vous ne rencontrerez, avec des vues d'ensemble lógiques et sérieuses, autant de renseignements et de détails sur les divers rouages, le fonctionnement et les vices du système. Procurez-vous ce volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, avant qu'il ne soit trop tard.

DANS LES PLAINES DE L'OUEST

Rencontre inattendue

(1892)

On était au mois de juillet de l'année 1849. Une caravane venait de faire halte sur un point des immenses déserts qui séparaient alors les établissements du centre des Etats-Unis de la Sierra Nevada et de la côte californienne. Elle était presque entièrement composée de Candiens, parmi lesquels se trouvait M. Hector Marcou, aujourd'hui de Québec, M. Gaspard Delorme, de Montréal, MM. Anselme Desjarlais et Edouard Tellier, de la Rivière-du-Loup, district des Trois-Rivières. Les quatre jeunes gens que je viens de nommer, et dont un seul survit aujourd'hui, avaient entrepris le voyage de Californie à l'instigation de leur parent et ami M. Honoré Picotte, riche négociant de Saint-Louis de Missouri, natif, lui aussi, de la Rivière-du-Loup. M. Picotte avait même promis à chacun de ses jeunes amis une avance de quinze cents piastres pour les remettre à flot à leur retour s'ils ne reussissaient pas à faire fortune oans le pays des placers d'or.

Le voyage de Californie s'effectuait alors soit par mer, en faisant le tour du cap Horn, soit par terre, en traversant les prairies du Kansas et les vastes territoires du Far West américain. Ce dernier trajet était moins long que l'autre, mais il n'était guère plus rapide à cause de la lenteur des boeufs qui traînaient les chariots de bagage. La route de l'isthme de Panama ne fut adoptée que plus tard.

La journée avait été chaude; aucun point de repère ne pouvait donner une idée du chemin parcouru depuis le matin. Il y avait deux mois que la caravane avait quitté les derniers établissements américains. De tous les côtés de l'horizon, le ciel descendait sur la surface unie de la plaine. A part une longue route à perte de vue où des chariots avaient laissé leur trace, les voyageurs n'apercevaient aucun indice du passage des hommes, et rien autour d'eux ne rappelait les événements dont les siècles accumulés ont dû être les témoins dans ces fertiles mais alors incultes régions. Le silence éternel régnait en maître sur la solitude.

Les voyagéurs étaient à se demander si on allait poursuivre la marche pendant encore une heure ou deux avant de camper pour la nuit, lorsque l'un d'eux, étendant le bras vers l'horizon, à l'ouest, dit ces simples mots:

—Voilà du monde!

Un point noir, toujours grossissant, semblait se rapprocher à chaque instant des voyageurs, et il était de plus en plus évident que ce n'était pas un troupeau de buffles qui passait dans la prairie, mais bien des cavaliers qui venaient droit à eux. Ce ne pouvait être des blancs, car on n'était qu'au début de la fièvre de l'or, et toutes les caravanes composées d'Européens se dirigeaient alors de l'est à l'ouest. C'étaient donc des peau-rouges.

Il fut décidé que les charrettes et les boeufs seraient placés de manière à former une sorte de rempart, et que les cavaliers resteraient en selle sur leurs chevaux et se placeraient en avant, sauf à se replier au besoin derrière les charrettes et le bagage si un combat devait être engagé. On lia les pattes des boeufs avec des entraves et l'on se plaça de la manière convenue. Il était temps: une cinquantaine de chevaux portant des cavaliers indiens, parmi lesquels se trouvaient des femmes et même quelques enfants, arrivaient à toute vitesse.

Sur un cri strident, poussé par son chef, toute la bande s'arrêta. Elle offrait en ce moment un spectacle aussi hideux que pittoresque. Le chef était une espèce de géant dont la figure était peinte de la manière la plus effroyable. Il avait le buste et les bras couverts de sang. Un couteau et cinq chevelures noires, également ensanglantés pendaient à sa ceinture. Il portait une culotte taillée à l'européenne, et ses pieds étaient chaussée de mocassins. Dans son cou était passée une courroie soutenant une carabine, une corne à poudre, un sac à balles et à plomb et une boîte à capsules. Sa longue chevelure noire, un peu grisonnante, était retenue au sommet par une lanière peinte en vermillon. L'ensemble de sa personne était horrible à voir. Son cheval n'avait pas de selle, et une simple corde passée dans la bouche de l'animal tenait lieu de bride.

Le chef fit avancer sa monture de quelques pas vers les voyageurs, et, leur adressant la parole en anglais, il leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient.

—Nous venons du Fort Saint-Joseph de Missouri, et nous nous rendons à Sierra Nevada, répondit Gaspard Delorme, plus familier que ses compagnons avec la langue anglaise.

—Et vous avez passé par le Fort Laramée! Vous avez terriblement allongé votre chemin. Vous n'êtes pas Américains?

—Non, répondit Delorme.

Le chef reprit alors, en s'exprimant en langue française:

—Seriez-vous Canadiens par hasard?

—Oui, répondirent trois ou quatre voix.

—De Québec ou de Montréal?

—Quelques-uns de Québec, quelques-uns de Montréal.

—Et personne des Trois-Rivières.

—Non, mais nous sommes plusieurs du district des Trois-Rivières.

—De quelle paroisse?

—De la Rivière-du-Loup.

—De la Rivière-du-Loup!... Quels noms?

—Tellier, Desjarlais...

—Tellier, du village; Desjarlais, du bas de la grande rivière! Que je suis content de vous rencontrer! Moi aussi, je suis de la Rivière-du-Loup. Mon nom est Boisvert. Vous devez nous trouver bien effrayants, mes gens et moi, mais n'ayez pas peur. Ma bande appartient à la tribu des Serpents, qui m'a adopté, et dont je suis devenu le chef. Nous venons de nous battre contre les Têtes-Plates, et nous avons été victorieux; mais il nous manque quelques chevaux; voilà pourquoi vous voyez deux cavaliers sur un même cheval et même trois femmes sur une même monture. Ayez donc bien soin de vos bêtes, car on pourrait chercher à vous en dérober quelques-unes. Je vais parler à mes gens, qui sont fatigués, et doivent danser une partie de la nuit; nous allons camper à cent pas de vous. Je reviendrai vous voir dans une heure.

De part et d'autre, on s'installa pour la nuit, nos amis du camp canadien préparant le repas du soir et causant avec animation de l'apparition de Boisvert et de l'heureux dénouement de l'incident qui les avait si justement alarmés.

* * *

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, et l'orbe immense d'un ciel à peine parsemé, ça et là, de quelques nuages blancs, commençait déjà à s'assombrir. Un petit nombre d'étoiles, pâles et éparses, brillaient faiblement dans la voûte azurée; la brise était tiède et le grand calme de la plaine vaste et unie comme l'océan, prêtait à la rêverie.

Ce n'était pas cependant sans une vive curiosité que l'on attendait la visite de l'étrange chef des Serpents. Celui-ci arriva à l'heure convenue, la ponctualité étant sans doute la politesse des rois de la prairie comme elle l'est des souverains des pays civilisés Mais ce n'était plus là le chef que l'on avait vu une heure auparavant: Boisvert avait fait disparaître le tatouage qui donnait à sa figure une apparence si repoussante, et, sauf quelques détails de costume, il avait maintenant la mine ordinaire d'un Canadien, mais d'un Canadien de forte stature. Il donna la main à tout le monde, et s'assit tranquillement sur une caisse de thé qu'on lui avait réservée comme siège d'honneur. On lui demanda de raconter son histoire, ce qu'il fit en peu de mots, car il avait hâte de poser des questions à son tour et d'avoir des nouvelles du pays. Il était devenu veuf une quinzaine d'années auparavant, et, peu de temps après, il avait quitté la Rivière-du-Loup pour courir les aventures, laissant ses deux enfants, deux petites filles, aux soins de quelques parents.

—Ces pauvres enfants, dit-il, il faut pourtant que je les revoie avant de mourir!... Je me suis remarié avec une sauvagesse qui me suit dans toutes mes expéditions Elle sait que j'ai deux filles au Canada, et elle craint que je ne l'abandonne. En ce moment, elle s'imagine que je complote mon évasion et que je vais m'enfuir avec vous... Mais où sont mes coparoissiens?

Edouard Tellier, Anselme Desjarlais et Antoine Augé se firent alors connaître, et les questions se pressèrent sur les lèvres du chef. On parla tour à tour des habitants du haut et du bas de la grande rivière du Loup, de la petite rivière du Loup, du Petit-Bois et de Beauséjour: les Caron, les Desaulniers, les Béland, les Cloutier, les Garceau, les Lottinville, les Bourret, les Bellemare, etc.; puis des notables du village: le curé LeBourdais, le docteur Dame, le docteur Gauvreau, le notaire Gagnon, le notaire Bazin, M. Mayrand, M. Augé, M. Bariteau, M. Lamy, M. Châlons, le vieux maître de poste, Léon Caron, l'organiste, et Antoine Harnois, ce type original à l'imagination de feu, associé de toutes les fêtes et de tous les deuils, convive tour à tour joyeux ou morose, ayant la nostalgie du pays de ses rêves, déclassé qui, avec plus d'énergie et l'instruction, eût pu devenir un artiste. Puis on parla des affaires politiques du Canada, et la causerie devint générale.

L nuit était complètement venue. La lune à son premier quartier promenait son croissant d'or dans un ciel rempli d'étoiles. La voie lactée était d'une blancheur inaccoutumée, et les astres, ces monuments de tous les âges et de tous les pays, rappelaient aux voyageurs la patrie absente.

—Gatineau, une chanson! fit la grosse voix de Gaspard Delorme.

Gatineau était un jeune Français qui s'était joint aux Canadiens pour faire le voyage de Californie.

—Une chanson, Gatineau! criat-on de toutes parts.

Le jeune Français, qui se tenait à l'écart sembla sortir d'une profonde rêverie. Fatigué du voyage monotone de la plaine, il songeait à une question qui eût peut-être fait sourire ses compagnons. Il se demandait ce qu'avait pu être dans le passé le coin de terre où il se trouvait en ce moment, et il bâtissait des hypothèses géologiques qui transportaient son esprit à des milliards de siècles en arrière.

—La chanson que tu as chantée l'autre soir, reprit l'un des voyageurs.

—Je le veux bien, dit le jeune étranger; et, d'une voix émue et vibrante, il commença à chanter quelques couplets qu'il avait ajustés à une mélodie d'une supreme mélancolie:

"J'ai quitté pour ma belle patrie
Les climats où l'on trouve de l'or.
Mais, battu par les vents en furie,
Me voilà rejeté loin du port.
C'en est fait, sur la rive étrangère
Il faudra consumer mes beaux jours.
Et mourir sans revoir mon vieux père.
Sans revoir mes fidèles amours!..

—Ca, c'est trop triste, dit Gaspard Delorme,—Marcou, sors ton violon!

—Vous avez un violon ici! dit Boisvert dont les traits s'animèrent soudain.

Oui, un violon, et un fameux violoniste aussi! Vous allez entendre cela.

Hector Marcou se dirigea vers une des charrettes et en tira une petite boîte qu'il ouvrit avec précaution. Il reparut bientôt, violon et archet en mains.

Comme tous les musiciens qui ont l'oreille juste, il accorda son instrument sans tapage et en quelques minutes.

M. Marcou tenait et tient encore son violon sur l'épaule, à la façon du populaire: partant, il ne démanche pas et ne fait pas de sons harmoniques; mais quelle justesse de touche est la sienne! quel coup d'archet net et vibrant! quel rythme entraînant et vraiment merveilleux! Le virtuose s'empara immédiatement de son auditoire. Les sons aigus du frêle instrument s'égrenaient dans l'espace; les reels écossais, les hornpipes dans la "tonalité des cornemuses", faisaient mouvoir tous les pieds. Boisvert enthousiasmé se leva et se mit à danser avec fureur. Cet homme qui, le matin, avait tué cinq de ses semblables, se livrait à des entrechats inouïs! Il appela tour à tour les plus agiles, Beauchamp, Hurtubise, Hulon, Trefflé Lamontagne, Pierre Gingras, pour lui faire vis-à-vis, et ne s'arrêta que lorsque le violoniste, épuisé, cessa lui-même de jouer.

On battit des mains, Boisvert serra les doigts du virtuose et s'assit en criant: Hé! hé! à la façon indienne.

—Hé! hé! répondit-on tout autour du campement.

C'étaient les sauvages: hommes, femmes et enfants, que le son du violon avait attirés et dont les yeux brillants exprimaient la plus ardente curiosité. Ils riaient, contrairement à leur coutume lorsqu'ils sont en présence d'étrangers, et leurs dents blanches faisaient paraître leurs figures tatouées plus foncées et plus hideuses encore. Boisvert leur dit quelques mots; puis, s'adressant à Hector Marcou:—Vous frapperiez le plus brave de mes guerriers, dit-il, qu'il ne vous ferait aucun mal. Pour ces gens-là, vous êtes un homme à part, un être surnaturel, vous êtes possédé par un esprit.

—Comme David La Gamme, dit à demi-voix Gatineau, qui avait lu le Dernier des Mohicans.

—Maintenant, mes amis, dit Boisvert, il faut que vous me rendiez ma visite, et comme nous partons demain au point du jour, vous allez me suivre immédiatement. Vous verrez mes gens danser la "danse de la guerre" et célébrer leur victoire de ce matin. Moi, je vais vous donner un festin. Emportez du pain, du sel et du poivre, si vous le voulez; je n'ai qu'un mets à vous offrir, mais un mets royal: de la bosse de bison. Comme vous êtes réduits à la viande salée depuis deux mois, je me figure que cela ne vous déplaira pas trop.

Un des voyageurs se mit à chantonner:

Les Canadiens sont pas des fous,
Partiront pas sans prendre un coup.

—Pas de ça! dit Boisvert avec vivacité. Si seulement mes sauvages sentent l'odeur du rhum, il faudra leur en donner; alors ce sera la bataille, et je ne réponds plus de rien.

Les Canadiens se rendirent au camp des sauvages et en parcoururent les divers groupes avec curiosité. On avait allumé un feu de fagots. Des tranches de bison fraîchemnt tué furent distribués aux convives, qui les firent rôtir au bout de longues baguettes. Au reste, chacun s'arrangea à sa manière, et nos voyageurs firent ce soir-là un festin dont plusieurs gardèrent longtemps le souvenir.

Gatineau le Parisien mangea plusieurs tranches de bosse de bison, et déclara que ce mets était ligne du Palais-Royal, galerie Montpensier.

Pierre Gingras, muni d'un chaudron, fit des combinaisons savantes de bison et de lard, avec assaisonnements d'une haute inspiration. Il se révéla improvisateur.

Bientôt le chant aigu des femmes, le bruit des tambours et des chichigouanes et les exclamations gutturales des guerriers arrivèrent aux oreilles des Canadiens installés sous la tente du chef. Sur un signal de Boisvert, tout le monde se rendit à la danse, à laquelle Tellier et Beauchamp voulurent prendre part, au grand amusement de leurs compagnons.

Il y a quelque chose de frappant dans la conservation extraordinaire des traditions et des usages, même les plus puérils, des différentes peuplades sauvages de l'Amérique du Nord. La danse et le festin dont furent témoin nos amis les voyageurs canadiens, avec leurs incidents caractéristiques, ne différaient en rien des scènes de festins et de danses racontées par les premiers pionniers de la civilisation dans la Nouvelle-France et les colonies voisines au commencement du dix-septième siècle.

Mais il me faut abréger ce récit. Il était deux heures du matin quand s'éteignirent les dernières clameurs de la fête. On se dit gaîment adieu. Boisvert seul avait l'air ému.

Deux jours après Edouard Tellier, qui s'était abreuvé trop largement à une source alcaline, expirait, victime du fléau qui sévissait alors dans les grandes villes du Canada et des Etats-Unis: le choléra. Il fut enterré dans la plaine déserte, sillonnée aujourd'hui par de nombreux chemins de fer. Le sifflet des locomotives n'éveille pas son ombre; seule la trompette de l'ange fera tressaillir ses os au jour de "la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus".

Quelques mois plus tard, Anselme Desjarlais périssait misérablement, le corps transpercé par la corne d'un boeuf, et Pierre Gingras, de Québec, tombait sous les coups d'un assassin dans la cour d'une maison de Sacramento.

M. Marcou et M. Delorme revinrent au pays en 1850, un peu plus pauvres qu'avant leur départ. M. Honoré Picotte tint loyalement sa promesse, et ce fut avec l'avance d'argent qu'il fit à M. Marcou que celui-ci put fonder, à Québec, l'établissement de fourrures qui l'a conduit, ainsi que son associé M. Renfrew, à une honnête fortune.

—Et Boisvert?

—Boisvert, paraît-il, revint au Canada. Il trouva ses filles mariées à la Rivière-du-Loup: il acheta à chacune une terre en bon état de culture, puis il leur dit adieu pour toujours.

Il aurait voulu rester au pays, mais sa deuxième famille était làbas, dans le Far West américain, et il se devait à sa pauvre squaw et à ses plus jeunes enfants. Il exprimait les désirs contraires qui l'agitaient par ces mots empruntés au génie du langage indien: "J'ai deux coeurs!" (1)

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. François Lesieur Désaulniers, ex-député et journaliste, m'a donné quelques renseignements additionnels au sujet de Boisvert. L'ancien chef des Serpents se nommait François Boisvert. Il vint finir ses jours à Yamachiche, où il se fixa avec ses enfants métis. Ceux-ci sont tous morts, à l'exception d'une fille, Marguerite, mariée à M. Philippe Blais, cultivateur, d'Yamachiche.

E. Gagnon.

(Choses d'autrefois.)

LES ALLEMANDS EN AFRIQUE

Au Congo, ils coupent la tête aux indigènes qui leur résistent.

Par l'accord du 4 novembre 1911, les Allemands se sont vu concéder une partie des territoires du Gabon et du Moyen-Congo. Ces territoires, ils les occupent maintenant, et cette occupation ne semble pas procurer aux indigènes appelés à la subir une complète félicité.

Voici à ce sujet des renseignements intéressants et précis puisés à la meilleure source. Ils sont extraits d'une lettre écrite par quelqu'un qui connaît fort bien le pays, où il a fait déjà de nombreux séjours, et où il vient de retourner:

A Brazzaville, où se meuvent tous les rouages du gouvernement de la colonie du Congo, les conversations actuelles roulent surtout sur l'occupation des territoires concédés aux Allemands.

—Ah! les Allemands, ils ne sont pas commodes, me dit un commerçant employé sur une concession de la Sanga. Ils sont arrivés comme des loups dans le territoire de la Sanga, sans demander avis aux occupants.

"Lorsqu'on veut leur donner un avis, ils répondent:

"—Nous commandons ici, et nous entendons qu'on nous obéisse."

"Un Européen a-t-il à se plaindre d'un noir? Surtout qu'il ne se fasse pas justice lui-même: c'est l'emprisonnement sans phrase. Par contre, si le blanc a raison contre le noir, l'Allemand fait couper la tête au noir (sic).

"Leur premier soin a été d'ouvrir une route très large dans la forêt vierge. Mais il faut des travailleurs. Voici comment ils les recrutent.

"Ils arrivent dans un village et demandent aux habitants s'ils veulent travailler. La réponse est: "Non!", bien entendu.

"Ils repartent sans rien dire reviennent en force le lendemain matin, emmènent tous les hommes valides et... coupent la tête aux récalcitrants.

"D'après leurs façons d'agir envers les commerçants français installés sur le territoire allemand ils sembleraient, par leurs vexations, vouloir dégoûter tous ceux qui ne sont pas allemands et les forcer à partir."

Voilà ce qu'on raconte à Brazzaville. Il est certain qu'il m'a été donné de constater par moi-même combien ils sont têtus.

Les officiers allemands qui vont prendre le commandement des postes situés sur la Sanga et la Lobaye ne séjournent pas à Brazzaville. Lorsqu'ils sont obligés de prendre un bateau français pour remonter le Congo, ils arrivent à bord une heure avant le départ, venant de la rive belge où ils ont obtenu un terrain pour y bâtir une maison de passage. Avec les officiers français, ils sont d'une raideur et d'une correction absolues.

LA NATALITE EN ALLEMAGNE

Le mouvement de diminution se poursuit sans arrêt

Les statisticiens allemands veulent voir dans les chiffres de l'accroissement de la population en 1912 certains symptômes qui permettront d'espérer que le mouvement de rapide diminution de la natalité qui se manifeste en Allemagne depuis le début du siècle se ralentisse, ou même prenne fin.

En 1912, le chiffre des naissances fut de 1,925,883 contre 1,927,-039 en 1911. La diminution n'a donc été que d'un millier environ alors qu'elle avait été de 55,000 entre 1912 et 1911 et de 56,000 environ entre 1911 et 1910. Ce ralentissement de la diminution est d'ailleurs plus apparent que réel. La base sur laquelle se calcule le chiffre des naissances s'élargit chaque année, le nombre des adultes croissant rapidement en Allemagne puisqu'il correspond aux années de grande natalité entre 1890 et 1900. Nous devrions avoir actuellement en Allemagne un très gros accroissement de la natalité. Si les chiffres restent stationnaires ou même diminuent lentement on doit en conclure que l'ancienne capacité de développement rapide est en voie de prompte décroissance.

Le chiffre relatif des naissances calculé en prenant pour base un millier d'habitants indique également une diminution. Il était en 1910 de 36.7, en 1911 de 29.5, en 1912 de 29.1. L'accroissement réel est en fait plus rapide qu'il ne paraît dans ces chiffres. Etant donné la forte natalité entre les années 1890 et 1900, le nombre des adultes dans ce millier d'habitants qu'on prend pour base des calculs ne cesse de croître rapidement.

La mortalité en 1912 fut plus faible qu'elle n'avait jamais été. Son chiffre fut pour cette année de 1,085,996 contre 1,187,094 en 1912. Sur 1,000 habitants, il y a eu en 1912 16.1 décès contre 18.2 en 1911 et 23.5 en 1900.

Cette brusque décroissance de la mortalité a permis au chiffre représentant l'excédant des naissances sur les mortalités de se relever. Ce chiffre fut en 1912 de 839,887 contre 739,915 en 1911, soit en augmentation de 100,000 nouveau-nés. Sur 1,000 habitants cet excédent fut en 1912 de 12.7 contre 11.3 en 1911, 13.6 en 1910, 13.9 en 1909. A première vue, ce nombre semblerait indiquer que la courbe de l'excédent des naissances va reprendre un mouvement ascendant. Mais ce n'est là qu'une apparence. La mortalité en 1911 fut exceptionnellement élevée et en 1912 exceptionnellement basse. Dès que le chiffre de la mortalité redeviendra normal on pourra constater, au lieu de la brusque chute de 1911 et le soudain sursaut de 1912, que l'excédent des naissances sur les décès continue d'accuser chaque année une lente décroissance.

Dans la mesure où on peut interpréter avec sûreté les résultats des statistiques de la population, il semble donc qu'on puisse affirmer que le mouvement de diminution de natalité en Allemagne se poursuit inflexiblement. Certaines circonstances l'accélèrent ou le ralentissent, selon les années. En dépit de variations momentanées dont on ne doit pas exagérer l'importance il reste un des facteurs qui contribueront le plus puissamment dans l'avenir à modifier la vie économique de l'Allemagne.

LA TEMPERATURE DES ETOILES

On sait qu'un astronome français, M. Charles Nordmann, s'est surtout spécialisé dans ces études, véritablement passionnantes.

On vient de relever, à l'observatoire d'Harvard Collège, aux Etats-Unis, par des méthodes photométriques d'une haute précision, la température de quelques-uns des soleils lointains qui éclairent si mystérieusement nos nuits. Et voici un certain nombre des résultats obtenus: Alpha de la Lyre a une température de 27,500 degrés; Sirius, 22,000 degrés; Epsilon de la Grande-Ourse, 19,500 degrés; Alpha de Persée, 6,500 degrés; notre Soleil, 4,650 degrés.

Mais voici qui est mieux. Un autre observateur, un Autrichien, le professeur Rosenberg, affirme que l'astre le plus chaud du ciel visible est Gamma de Pégase, qui atteindrait 400,000 degrés... Par contre, Aldebaran, qui est cependant si brillant, détiendrait le record des basses températures sidérales. Ce soleil n'aurait que 2,-150 degrés à nous offrir. C'est glacial!...

UN RECORD CHEZ LES POISSONS

Voilà un poisson qui a droit d'être fier.

D'abord il porte le nom d'un souverain: découvert par le prince de Monaco, il s'appelle le "grimaldichtys profundissimus."

Ensuite il bat un record; ainsi que l'exprime l'épithète au superlatif "profondissimus, le plus profond", il est le poisson qui vit ou, du moins, qui a été recueilli à la plus grande profondeur. Il a été pêché à 21,200 pieds au-dessous de la surface de la mer.

On croyait, il y a peu d'années, que la vie n'existait pas à cette profondeur. C'est une opinion dont il faut faire son deuil. La vie n'est pas absente à 24,000 pieds de profondeur, malgré l'effroyable pression de 600 ou 700 atmosphères.

LE PAPIER DE GENET

On a souvent manifesté des inquiétudes au sujet de la difficulté qu'il faut envisager dans un avenir prochain de se procurer des plantes susceptibles d'être transformées en papier. En voici une qui donnerait, paraît-il, d'excellents résultats: c'est le genêt.

Ce végétal, riche en fibres textiles et répandu dans de nombreuses régions, croît à l'état spontané dans tous les terrains même les plus ingrats. Il n'exige pas de soins spéciaux, ne craint ni la gelée ni la forte chaleur, et on peut l'obtenir par semence à peu de frais.

Le genêt donnerait une pâte valant 50 p. c. meilleur marché que celle fournie par n'importe quelle fibre végétale.

Voilà qui est de nature à enrayer la crise du livre et du journal si terriblement chargées de frais par la cherté excessive et croissante du papier.

Lorsqu'une pesée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter.

Département des patrons



POUR DAMES.

Modèle très simple. Dos et devant unis. Joli collet ornant le cou et se fermant sur le devant.

Chaille, crêpe de Chine, soie qui se lave, cachemire, coton-crêpe, autres tissus souples.

Ce patron No. 6,384 est pour mesures de bustes de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 3 verges d'un tissu de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce joli vêtement peut sevir aussi comme sous-vêtement supérieur de tissu très léger. Dos et devant princesse, parties principales reliées par des coutures allant de l'épaule à la bordure. Manches longues ou courtes. On peut encore les supprimer totalement. On peut aussi se dispenser du léger froncement.

Le patron No. 6,360 demande 2⅜ verges d'un tissu de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,

LA LIBERTE,

B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté,

B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

LE VESUVE EN ERUPTION

Des découvertes établissent qu'il entrera bientôt en activité

Naples, 31.—L'Américain Frédéric Burlingham qui, le 21 décembre, est descendu au fond du cratère du Vésuve, annonce dans une dépêche très détaillée envoyée au "Sun" que le Vésuve est sur le point d'entrer dans une nouvelle période d'activité.

M. Burlingham a remis au professeur Mercalli, prêtre catholique, directeur de l'observatoire du Vésuve, et à son assistant, le professeur Maladra, qui a effectué dans le cratère du Vésuve une descente similaire à celle de M. Burlingham, des cendres, des minéraux cristallisés et des morceaux de lave, lancés récemment du cratère.

Ces messieurs ont examiné également des photographies prises à vingt mètres de profondeur dans l'intérieur du cratère.

Le professeur Mercalli et son assistant ont déclaré que les matériaux que leur avait soumis M. Burlingham indiquaient, à n'en pas douter, que le Vésuve allait rentrer de nouveau en activité.

L'état des matériaux prouve que l'intérieur du cratère est déjà en éruption, ce qui a causé des avalanches de rochers, obstruant les bouches d'éruption qui s'ouvrent chaque jour de plus en plus.

POUR LA RANCON DE SON FILS

Un général paiera $500,000

El Paso, 31.—Pour ne s'attirer aucun désagrément, alors qu'ils s'occupaient de la mise en liberté du colonel Luis Terrazas, qui est retenu prisonnier par le général Pancho Villa, sous 2,500,000 francs de rançon, le colonel Alberto Terrazas, frère du prisonnier, et le colonel Alexandro Cuilty, un de ses beaux-frères, ont quitté aujourd'hui l'armée fédérale.

Tous deux se trouvent actuellement à Presidio (Texas): ils ont quitté les rangs à Ojinaga et se rendront avec un envoyé de Villa et discuter avec lui les conditions de mise en liberté de Terrazas, aussitôt que la rançon aura été payée.

L'envoyé de Villa est l'ancien gouverneur de Chihuahua, Aureliano Gonzalès. Il est déjà arrivé à Juarez et se rendra à El Paso aussitôt que les anciens officiers de l'armée fédérale y seront arrivés eux-mêmes.

Les amis de la famille Terrazas ont assuré que le général Terrazas, père du prisonnier, paierait les 2,500,000 francs exigés pour la mise en liberté de son fils. L'argent sera versé à Gonzalès en monnaie américaine, puis ce dernier retournera à Chihuahua pour s'occuper de la mise en liberté du prisonnier.

Le colonel Luis Terrazas est emprisonné sous bonne garde dans un palais du gouvernement, à Chihuahua.

Malade pendant plusieurs jours, le manque de soins dont il était l'objet avait causé aux siens et à ses amis beaucoup d'inquiétude.

LES AMERICAINS AU MEXIQUE

Ils sont torturés par les rebelles

Londres, 31.—Le correspondant du "Times" à Mexico, dans une lettre datée du 30 novembre, raconte que la guerre civile qui règne au Mexique n'a jamais été aussi redoutable pour les étrangers cela en raison des bandes de rebelles qui parcourent le pays et du brigandage qui devient général.

Le correspondant ajoute que si ces bandes ne sont pas supprimées, la majorité des étrangers se verra ruinée en peut de temps. Il cite plusieurs exemples d'Américains et d'Anglais qui ont vu leurs propriétés pillées par les rebelles.

La maison Lord Cowdray, de Tuxpan, s'est vue forcée d'avoir à verser de suite entre les mains des rebelles 2,500,000 francs et, en plus, 62,500 francs par mois sous la menace de voir tous les puits de pétrole lui appartenant détruits par eux.

Après avoir mentionné le cas d'Américains qui ont été volés ou tués, le correspondant ajoute qu'on lui demande souvent:

—Comment pouvons-nous compter être protégés par les Etats-Unis si c'est ainsi qu'ils défendent les intérêts de leurs propres sujets?

Il cite également le nom d'un Américain nommé Gorow, employé aux mines de Buenavista. Non seulement les rebelles l'avaient tué après l'avoir torturé horriblement, mais s'étaient emparés de l'or qui couvrait et remplissait ses dents.

Un Américain d'un certain âge du nom de McGocklin, habitant près de Tampico, fut attaché à une corde, ses doigts de pieds effleurant à peine le sol, parce qu'il avait offert de payer une rançon inférieure à celle qu'on exigeait de lui. Il fut détaché enfin quand il eut promis de se rendre à Tampico pour y chercher de l'argent.

Arrivé dans cette ville, il s'introduisit avec John Lind, l'envoyé spécial de M. Wilson, qui lui conseilla d'attendre six mois avant de retourner, car il pensait, disait-il, que la guerre serait terminée.

Le correspondant n'est pas de cet avis, mais il pense, au contraire, que les hostilités n'auront pas pris fin avant plusieurs années.

Et comme les Etats-Unis, ajoute le correspondant, ont annoncé que la vie et les propriétés des Américains n'en souffriraient nullement, c'est probablement pourquoi ils ne voient pas la raison d'intervenir.

D'après le correspondant du "Times" il faudrait, pour rétablir la paix, que les Etats-Unis et les autres puissances européennes s'entendent et choisissent un président qu'ils soutiendront, en lui avançant des fonds, si besoin est, à la condition qu'un comité international soit nommé pour surveiller les finances du pays et que des officiers instructeurs américains réorganisent l'armée mexicaine.

LES NOUVELLES HEBRIDES

Les dernières éruptions volcaniques

Paris, 31.—Le résident français aux Nouvelle Hébrides aurait fait savoir qu'il est possible actuellement de se rendre aux îles Ambrim, où une série de soulèvements d'origine volcanique s'étaient produits récemment. Le 24 décembre, cependant, des cendres tombaient encore du volcan et la lave coulait sur les flancs de la montagne.

Le résident a ajouté que divers changements s'étaient produits sur le littoral et qu'une île, entre autres, avait surgi à Dip Point, sur la côte ouest.

TENTATIVE DE LYNCHAGE

Un millier d'hommes assiègent une prison pour arracher un nègre àses gardiens.

La foule a assiégé la prison du comté de Kent toute la nuit, avec l'espoir d'en forcer les portes et d'arracher au shérif William E. Brown et à ses aides le nègre Norman Mabel, meurtrier d'un fermier du nom de John K. Coleman.

A un moment donné, un millier d'hommes assiégeaient la prison et l'on put craindre un moment qu'ils ne vinssent à bout de la résistance énergique qui leur était opposée. Pourtant, le shérif et les députés-shérifs tinrent bon et repoussèrent trois furieux assauts.

A un moment donné, deux portes étaient déjà enfoncées et les gardiens durent faire usage de leurs armes, mais en ayant soin de tirer en l'air. Leur attitude énergique finit par en imposer aux assiégeants, qui, les voyant bien décidés à ne pas se laisser déborder, se dispersèrent au point du jour, non sans proférer des menaces à l'égard du prisonnier.

Le shérif prit alors des mesures pour empêcher de nouvelles tentatives de la foule; il sortit de la prison, choisit une douzaine d'hommes qu'il pensait etre les meneurs et, usant des pouvoirs que lui donne la loi, les obligea à entrer avec lui dans la prison pour la défendre.

Il ne se produisit pas d'autres désordres.

LES BANDITS FANTOMES

Des brigands jettent l'épouvante dans les environs de Cannes.

Cannes, 31.—La population des environs est terrorisée par la réapparition des "bandits fantômes" qui, il y a quelques années, avaient jeté l'effroi dans le pays par leurs crimes et qui avaient toujours réussi à déjouer les efforts et la surveillance de la police.

Un coup de feu a été tiré par une fenêtre, sur un fermier, qui dînait avec sa famille. Il a été tué sur le coup. La nuit précédente on avait tiré sur un autre fermier mais sans le blesser.

La police de Paris a même envoyé plusieurs de ses fins limiers qui pendant plusieurs mois ont essayé en vain de mettre la main sur la fameuse bande. Ils n'ont réussi qu'à arrêter plusieurs individus que l'on suppose en être les chefs. Ils ont été emprisonnés et attendent leur jugement.

Un détachement de gendarmerie, ainsi que des agents de la police secrète, ont été envoyés de Marseille pour battre à nouveau le pays et tâcher de mettre fin une bonne fois à tous les crimes qui désolent la région, et jettent l'épouvante parmi la population.

LE MAUVAIS TEMPS EN FRANCE

Inondations et tempêtes dans diverses régions.

Paris, 31.—Des pluies torrentielles accompagnées de cyclones ont dévasté certaines parties de la France, l'Est en particulier. A Nancy les rivières débordent de tous côtés, les routes sont coupées, les dégâts sont importants.

A Châlon-sur-Saône un terrible cyclone a renversé un grand nombre de poteaux télégraphiques, ce qui a causé l'interruption de toutes communications télégraphiques et téléphoniques.

A Chartres les rivières sont sorties de leur lit et de nombreux immeubles ont dû être évacués. Les usines chôment, les voies sont submergées, ce qui rend la circulation des trains très difficile. A Bar-sur-Aube, l'Aube a débordé et menace les environs.

On signale des tempêtes à Bordeaux et La Rochelle.

La neige est tombée à Paris. La Seine déborde ainsi que ses affluents. On prend les mesures nécessaires...

UN TRAGIQUE SOUVENIR

La pièce d'or de l'empereur Maximilien

Mexico, 31.—Le général Blanquet a fait savoir aujourd'hui, au cours d'une conversation, pourquoi il porte toujours, fixée à sa chaîne de montre, une pièce de 20 dollars en or. Cette pièce lui a été donnée par l'empereur Maximilien, le jour où il fut fusillé à Queretaro, le 19 juin 1867.

Le général Blanquet était sergent à cette époque et faisait partie du peloton d'exécution.

—Qui me donnera le coup de grâce? demanda Maximilien en arrivant sur le lieu de l'exécution.

Blanquet s'avança et déclara que c'était à lui qu'incombait ce triste devoir.

—Très bien! dit Maximilien; prenez cete pièce d'or en souvenir de moi et assurez bien votre coup.

Le général Blanquet a toujours porté la pièce d'or depuis ce jour, mais il n'avait jamais dit d'où elle venait.

UNE HORRIBLE HISTOIRE

Le meurtre d'une petite fille blanche par des nègres

La Havane, 2.—Le meurtre de la petite fille blanche de six ans, Eugénia Hernandez, qui avait été commis le 25 novembre, à Artemisa, province de Pinar del Rio, a eu pour auteurs deux nègres, José de la Cruz et Eugenio Cardenas, qui se livraient à des pratiques de sorcellerie, et sont maintenant emprisonnés.

L'enquête aurait prouvé que les deux individus avaient obtenu des parents de l'enfant l'autorisation de prendre son sang dans le but de guérir une femme malade du nom de Salvadora Arjona.

Avant de retirer le sang du corps de leur victime, ils s'étaient livrés, en présence des parents, à leurs incantations habituelles, mais l'enfant réussissait toujours à s'échapper de leurs mains et allait se réfugier dans les bras de sa mère, chaque fois qu'elle apercevait le couteau du sorcier levé sur elle.

Les nègres, ne pouvant arriver à leur fin, avaient décidé de lui occasionner une blessure au moyen d'une explosion de poudre, ce qui leur permettrait de recueillir son sang, mais l'explosion avait été si violente que l'enfant fut tuée sur le coup.

UN AEROFLANE GEANT

Des cabines avec couchettes sont installées à bord de l'appareil.

Saint-Pétersbourg, 3.—La "Gazette de la Bourse" annonce que l'aviateur Sikorsky vient d'essayer un nouvel aéroplane aménagé pour les grands voyages. Cet appareil, capable de transporter plusieurs voyageurs, possède tout le confort désirable: des cabines garnies de lits sont installés à bord.

Les premiers essais ont été, paraît-il, des plus satisfaisants; après avoir roulé 100 mètres, l'aéroplane s'est élevé sans difficulté et a fait le tour complet de l'aérodrome.

Sikorsky avait déjà construit, il y a quelque temps, un "aérobus" avec lequel il transporta onze personnes. Les dimensions du nouvel aéroplane sont énormes. Le poids est de 3,500 kilogrammes; il est mû par quatre moteurs de 100 chevaux.

LE PAPE LEON XIII.

Ses restes seront transférés dans l'Eglise Saint-Jean de Latran.

Rime, 31.—Les négociations qui avaient eu lieu entre le gouvernement et le Vatican, au sujet de la translation du corps du pape Léon XIII, de la basilique de Saint-Pierre à l'église Saint-Jean de Latran, où un mausolée lui a été élevé, ont abouti à un heureux résultat. La cérémonie aura lieu en février.

DRAME DE L'ALCOOLISME

Un ouvrier allemand blesse treize personnes et se suicide.

Stuttgart, 3.—Un ouvrier, nommé Kummerlin, au cours d'une crise de folie alcoolique, a blessé treize personnes. Huit d'entre elles ont été si sérieusement touchées, que leur transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Il voulait massacrer toute sa famille et celle de sa femme, dans un petit village des environs, Oberstenfeld.

Sa femme l'avait quitté récemment, Kummerlin ne voulant pas renoncer à sa passion pour la boisson.

Après avoir blessé treize personnes, le forcené se tira un coup de revolver. La mort a été instantanée.

LE TESTAMENT RAMPOLLA

On continue à le rechercher en vain.

Rome, 31.—La mise sous scellés des appartements du cardinal Rampolla, a soulevé bien des discussions. Dans certains milieux on voit là une illégalité car les scellés ont été apposés sans l'autorisation et l'intervention de la justice, mais par un simple notaire, à la requête de Mgr Di Bisogno, administrateur de la basilique de Saint-Pierre, qui aurait de ce fait voulu empêcher la disparition de documents de la plus haute importance pour l'Eglise.

Une dépêche de Rome annonce que le mystérieux coffret d'ébène, qui, disait-on, contenait le testament du cardinal Rampolla, et une somme fort importante, a été enfin retrouvé, malheureusement vide.

On présume que le testament et l'argent ont été volés.

La police, avec le consentement tacite du Vatican, se livre sur cette affaire à une secrète investigation.

La princesse Altieri, femme du duc de Campobello, neveu du regretté cardinal; qui, croit-on, n'est pas étranger à la disparition du testament, n'en accuse pas positivement son mari. Aucun ordre n'a été donné pour procéder à son arrestation.

UNE MORT MYSTERIEUSE

On ordonne l'exhumation du corps du cardinal Rampolla.

Rome, 31.—Malgré les bruits contraires qui circulent au Vatican, le "Messagero", un des journaux les plus répandus d'Italie, annonce que l'exhumation du corps du cardinal Rampolla aurait été ordonnée, en raison des soupçons éveillés par sa mort subite et la disparition de son testament et de la connexion qui semble exister entre ces deux événements.

Rome, 31.—On s'occupe de faire publier le testament que le cardinal avait écrit en 1889. Les scellés qui ont été apposés sur la porte de son appartement seront alors levés. Quelques personnes croient toujours qu'on arrivera à retrouver son dernier testament parmi les papiers et documents de toutes sortes qui encombrent son appartement.

LA MORT DU CARDINAL RAMPOLLA

Un journal de Rome rétracte tout ce qu'il avait dit à ce sujet.

LA MORT DU CARDINAL RAMPOLLA

Rome, 31.—Le "Messagero", qui a la spécialité des nouvelles à sensation, et qui avait publié que la mort du cardinal Rampolla était restée entourée de mystère, semble découragé de se voir attaqué par les journaux les plus en vue d'Italie et de se voir par eux couvert de ridicule.

Le "Messagero" nie maintenant qu'on ait donné l'ordre d'exhumer le corps du cardinal et désavoue tous les bruits qui ont fait supposer que sa mort était due à des causes mystérieuses.

Les héritiers du cardinal n'ont pas attaqué le journal, et si la chose n'a pas lieu, les autorités ne s'occuperont pas de l'affaire.

Le pape à fait savoir qu'il ne s'opposerait pas à une enquête, si elle était demandée par ceux qui en ont le droit.

LES CENDRES DE JEANNE D'ARC

La vilel de Rouen va prochainement rendre un nouvel hommage à la grande héroïne nationale. Une plaque commémorative sera placée sur l'une des arches de pont Boïeldieu, qui occupe l'emplacement du pont des Trois-Arches, d'où furent jetées dans la Seine les cendres de Jeanne d'Arc. Ce fait est attesté par le témoignage de Thomas Basin, évêque de Lisieux, dont voici le texte:

"Toutes les cendres, mentionne le prélat, que le feu avait laissées, tant de bois que de son corps et de ses os, furent recueillies et jetées de dessus le pont dans la Seine, afin qu'on ne pût pas, par un sentiment supertitieux, enlever et conserver quelque chose de ses restes."

Ainsi finit la légende qui voulait que les cendres de Jeanne d'Arc eussent été jetées aux quatre vents.

BOITES AUX LETTRES

D'après une statistique récente, l'Allemagne est le pays qui a le plus de boîtes aux lettres: elle en compte 153,187; la France n'en a que 83,100; l'Angleterre et l'Irlande, 69,332; l'Autriche, 43,317; l'Italie, 36,270; la Russie, 27,769; en dernier lieu viennent la Grèce, 913; le Luxembourg, 818, et enfin la Turquie, dont les possessions d'Europe, d'Asie et d'Afrique ne comptent en tout que 186 boites.

Si l'on tient compte de la population, les places se répartissent assez différemmen. La première est au Danemark, où l'on trouve une boîte par 234 habitants; la seconde à la Suisse, 286; la troisième au Luxembourg, 320; la quatrième à l'Allemagne, 421; la cinquième à la France, 472; les suivantes à l'Autriche, à l'Angleterre, au Portugal. Mais la Turquie garde toujours la dernière, n'ayant qu'une seule boîte pour 69,300 Ottomans.

Le Marché Agricole

GRAIN	
Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	82¾
No. 2 Northern	80
No. 3 Northern	76⅞
No. 4	73¼
No. 1 rejected seeds	76½
No. 2 rejected seeds	74½
No. 1 Hiver rouge	82¾
No. 2 Hiver rouge	80½
No. 3 Hiver rouge	78¼
Avoines—	
No. 2 C. W.	35⅛
No. 3 C. W.	32¼
Extra No. 1 Feed	32¼
No. 1 Feed	34½
No. 2 Feed	30
Orge—	
No. 2	41½
No. 4	39½
Feed	37
Rejected	36½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.21¾
No. 2 N. W. C.	1.19¾
No. 3 N. W. C.	1.13

BESTIAUX.	
Prix: livrés, nourris et abreuvés.	
Taureaux de choix.	
Prix	$6.00 à $7.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $6.00
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$4.75 à $5.25
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.75 à $3.50
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 è $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$5.75 à $6.00
VEAUX.	
Veaux de choix.	
Prix	$55.00 à $70.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$6.00 à $7.00
BREBIS.	
Brebis de choix.	
Prix	$5.50 à $6.00
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00
PORCS.	
De choix	$7.60
Toughs and heavies.	
Prix	$6.00
Stags	$4.00
BEURRE DE CREMERIE.	
Cremerie	30-33
Séparés	24-27
No. 2	19-20
No. 1	26
De cuisine	22
FROMAGE.	
Frais	35-40
Bons	30
Ont. large	15½
Ont. twins	15¾

FARINES.		
Lake of the Woods Milling Co.		
Frais	35-40	
Bons	30	
Five Roses, au baril	$5.30	
Lakewood	5.00	
Harvest Queen	4.70	
Medora	4.00	
XXXX	3.20	
Western Can. Flour Mills Ltd.		
Purity, au baril	$5.70	
Three Stars	4.80	
Maitland	4.30	
Huron	4.20	
Huron	4.20	
Medallion	5.10	
Ogilvie Flour Mills Co.—		
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80	
Mount Royal	2.70	
Glenora	2.55	
Fall wheat	2.55	
Graham	2.55	
Centennial	2.45	
Manitoba	2.25	
Fancy XXXX	1.60	
Imperial	1.45	
Leitch Bros. Flour Mills Ltd.	Au char	
	98sCotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00
FOIN.		
Manitoba, nouveau	$14.00	
No. 2	13.00	
No. 3	10.00	
No. 1 Naturel, la tonne	10.00	
No. 2 Naturel	9.00	
No. 3 Naturel	8.00	
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40	
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00	

PRODUCTION DU LAIT AU CANADA

Un bulletin très complet et très détaillé sur ce sujet vient de paraître sous le No. 72 de la série régulière des fermes expérimentales. L'auteur, M. J.-H. Grisdale, directeur des fermes expérimentales du Dominion, qui s'est spécialisé depuis bien des années dans l'étude de cette industrie, nous donne, dans cet ouvrage, des renseignements d'un ordre éminemment pratique.

Nous voyons, d'après les sous-titres (la ferme, l'étable, la vache laitière, le troupeau) que le sujet de la production du lait n'est pas aussi simple que l'on pourrait s'imaginer au premier abord. Bien des éléments entrent en ligne de compte, et l'auteur s'est efforcé de les expliquer de façon aussi complète, aussi simple et aussi claire que possible. Il indique aux débutants la meilleure voie à suivre pour arriver au succès, et leur fournit des indications sur tous les problèmes qui peuvent surgir dans la poursuite de leur industrie.

Le sujet de la production du lait est traité dans les chapitres suivants:

(1). La ferme, choix des assolements et des cultures.

(2). Choix de la race et méthodes d'élevage.

(3). L'étable, le soin et l'aménagement du troupeau.

(4). La traite et le soin du lait.

(5). Alimentation et rations.

Le chapitre No. 1 traite des questions de première importance que le cultivateur doit résoudre avant d'aborder l'industrie laitière proprement dite. Il traite de l'emplacement et de la superficie de la ferme, de la nature du sol, des plantes à cultiver et des assolements à suivre. Il donne des assolements pour toutes les parties du Canada et présente un diagramme montrant la disposition des champs dans un assolement de trois ou quatre ans, ainsi que celle des bâtiments de la ferme, des cours et des enclos.

Nul ne peut nier que le choix de la race est un facteur important dans le succès de l'entreprise. Cependant l'auteur est convaincu par expérience, qu'il n'existe pas de race supérieure aux autres et il dit: "Généralement parlant, la meilleure race est celle que l'on préfère." Cependant les fermes qui vendent le lait en nature ou à la fromagerie peuvent avoir avantage à tenir d'autres races que les exploitations où l'on fabrique du beurre. Enfin le caractère de la ferme, la quantité de fourrages disponibles, sont également à considérer dans le choix de la race. Vient ensuite une étude sommaire des différentes variétés de bovins connues au Canada.

Le troupeau étant établi, il s'agit d'en tirer une production aussi abondante que possible. Les méthodes d'exploitations sont étudiées à plusieurs points de vue: vaches de race pure et vaches métisses, le taureau, le veau et la génisse de laiterie, leur alimentation et les soins à leur donner. L'appréciation de la vache laitière est également l'objet d'une étude de assez complète.

Dans le troisième chapitre, "Construction des étables, soins et exploitation du troupeau", l'auteur étudie la construction et la ventilation des étables et indique certains principes de construction. Il fait ressortir la nécessité d'avoir de l'air pur et de la lumière en abondance et indique le moyen d'obtenir ce désidératum. Vers la fin du bulletin un chapitre spécial sur l'aération des étables contient toutes les données pratiques que l'auteur a pu rassembler sur ce point.

Dans le chapitre sur la traite et le soin du lait on trouvera des renseignements sur les méthodes les plus économiques et les plus propres; ceci comprend le soin des ustensiles, le fonctionnement des machines à traire, le pansage, le lavage et la tonte du bétail.

Dans la partie traitant des rations et des méthodes d'alimentation l'auteur passe en revue tout le sujet de l'alimentation de la vache laitière; il indique tous les fourrages à donner et quand et comment ils doivent être donnée. Vient ensuite un chapitre intitulé "La philosophie de l'alimentation" où toute la question est étudiée de façon encore plus détaillée et plus scientifique mais de façon claire et intelligible à tous. On y trouve les rations-types, c'est-à-dire les quantités de protéine, d'hydrates de carbone et de matière grasse nécessaire pour obtenir une production maximum, la quantité de chacun de ces éléments qui se trouve dans les divers fourrages dont on dispose, de manière à obtenir ces rations-types. L'auteur a consulté un bon nombre de cultivateurs canadiens sur leurs méthodes d'alimentation. Il donne leurs réponses dans ce bulletin et présente certaines rations qu'il considère comme appropriées aux différentes parties du Canada.

Sous le titre "Notes sur les fourrages" l'auteur étudie au point de vue de leur saveur, des avantages économiques qu'ils présentent et de leur qualité, les fourrages les plus généralement employés par les cultivateurs.

L'hygiène de l'étable et le traitement de quelques-unes des maladies les plus répandues des vaches laitières sont traités dans la partie 6. On y trouve une liste de remèdes qui peuvent être nécessaires et quelques notes sommaires sur certaines maladies.

Le dernier chapitre donne les résultats de vingt années de recherches expérimentales sur le bétail laitier à la ferme centrale. Ces résultats servent de justification aux conclusions présentées dans les chapitres précédents.

Cet ouvrage est illustré de nombreux diagrammes et de planches et il a un index très détaillé.

Tous ceux dont le nom se trouve sur la liste des correspondants des fermes expérimentales en recevront un exemplaire: ceux qui ne sont pas sur cette liste et qui désireraient avoir cet ouvrage, sont priés de s'adresser au Bureau des publications, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

LE TEMPS DE LA MUE

Si l'on désire faire muer les poules de bonne heure ou vers la mi-été on pourra suivre la méthode suivante qui a été essayée avec succès dans notre basse-cour: A la fin de juin la vente des couvées d'oeufs est généralement terminée: quelqeus jours après on défait les parquets d'élevage, on transporte d'abord les volatiles mâles à un autre bâtiment qui contient de petits compartiments avec des parcours limités. Ces petits compartiments font de superbes habitations pour les coqs. On laisse courir au large les poules, les coqs étant tenus renfermés. Nous avons dans nos poulaillers de petits champs derrière les parcs à volailles. Ces champs contiennent de l'herbe, du trèfle et de l'ombrage, trois éléments essentiels, et conviennent aux poules de façon idéale. A ce moment on réduit les rations à la moitié de leur quantité; on arrête ainsi la production des oeufs; c'est ce que l'on désire. On continue à donner des demi-rations pendant deux semaines puis on les donne de nouveau entières. La ration complète est composée de la façon suivante:

Pâtée d'avoine grossièrement moulue, deux parties; petit son, une partie: farine de gluten, une partie, avec des déchets de viande de boeuf dans la proportion d'une livre pour 15 poules. En été cette pâtée est mélangée avec de l'eau froide, on en donne trois fois par semaine. Parfois on y ajoute une petite quantité de farine de grain de lin. On se sert de déchets de boeuf au lieu d'os verts coupés, parce qu'il n'est pas commode de se procurer ces derniers. Quand on donne de la pâtée le matin on donne du blé ou de l'avoine l'après-midi ou un mélange des deux ou *vice versa*. Les jours où l'on ne donne pas de pâtée, on donne du grain à la place.

Le Dr Sanborn, une autorité bien connue sur la conduite des volailles dit ce qui suit au sujet de la mue:

"Une poule qui mue s'engraisse facilement. On devra donc, à cette période, donner peu de ces aliments qui produisent la graisse. Employer peu de maïs, de farine de maïs, petit son et de pommes de terre. Augmenter la quantité d'os verts, de son et de lait écrémé. Un champ de trèfle, dont les poules auront la jouissance, leur fera du bien. Renfermer tous les mâles ensemble pendant la période de mue. Abriter les poules pendant les orages et les pluies froides. Un verger de pommes où les poules peuvent trouver des insectes dans les fruits tombés et de l'herbe forme un parc idéal. Au commencement de la mue les volailles ne devraient pas être grasses, il ne faut pas qu'elles aient de poux et le poulailler ne doit pas contenir de vermine."

La mue dure généralement de dix à douze semaines mais cette période peut être raccourcie par les aviculteurs expérimentés. Un aviculteur de la Nouvelle-Ecosse prétend avoir raccourci la mue au moyen de la nourriture suivante: il se procurait des têtes de boeuf, les faisait bouillir, les concassait en petits morceaux, puis les faisait passer par son hachoir et les donnait en quantité généreuse à ses poules. Il prétend que grâce à cette nourriture quelques-unes de ses poules ont pondu tout le temps de la mue. Il serait intéressant de savoir si ces pondeuses de la mi-été font des pondeuses d'hiver précoces.

Le but principal de la mue de la mi-été est de faire pondre les poules abondamment dans la première ou deuxième semaine de novembre. Il y a aussi plusieurs aviculteurs d'expérience qui prétendent que pour obtenir une ponte hâtive en novembre il faut surtout s'attacher à avoir des poulettes hâtives, et que ce point est plus important que la mue hâtive des volailles. Ces deux méthodes ont leurs champions. Nous sommes plutôt en faveur de la mue hâtive. Les faits suivants, notés au cours des dernières années, méritent d'être cités à ce propos.

Les poules d'un an ont mué plus tôt et plus facilement que les vieilles poules.

La progéniture de poules qui avaient mué en été l'ont fait elles-mêmes à la même époque de l'année quand elles avaient atteint toute leur croissance.

Les poules en mue se sont très bien trouvées du parcours d'un champ où se trouvaient du trèfle, de l'herbe et des insectes.

(*Rapport de la Ferme Expérimentale.*)

HABITUDES VICIEUSES DES CHEVAUX

Certains chevaux, attelés, montés, au repos ou pendant l'exercice, à l'écurie ou au dehors, ont la mauvaise habitude d'agiter continuellement leur lèvre inférieure, par des mouvements saccadés et rapides de va-et-vient qui la font battre, quelquefois avec bruit, contre la lèvre supérieure. Cette sigulière habitude n'est que très disgracieuse. On y obvie, soit en adaptant au mors une fausse gourmette, soit en réunissant la partie inférieure de ses deux branches au moyen d'une traverse métallique, prenant le contour de la houppe du menton et limitant les mouvements d'abaissement de la lèvre inférieure.

A l'écurie, on voit quelquefois des chevaux qui se frottent le bout du nez contre la paroi de l'auge, ou la houppe du menton contre le fond de celle-ci. Ils promènent alors leur tête alternativement d'un côté à l'autre ou d'avant en arrière, suivant le cas, avec une persistance souvent désespérante, comme s'ils éprouvaient à ce genre d'exercice une sorte de chatouillement agréable. Cette habitude, ce tic s'accomplit pendant les intervalles des repas, lorsque les animaux ne trouvent devant eux aucune parcelle de nourriture pour les occuper. Il est fort difficile sinon impossible de faire disparaître cette habitude, heureusement, qu'elle n'offre pas d'inconvénients.

Mais il n'en est pas de même des sujets qui se frottent la base de la queue contre les corps environnants. Les crins de cette dernière ne tardent pas à s'ébouriffler, à s'user, à tomber, sous l'influence des frottements répétés, ce qui dépare beaucoup la région. Sans doute, la malpropreté, une maladie de la peau occasionnent d'ordinaire à cet endroit de très vives démangeaisons. Souvent pourtant ces démangeaisons proviennent de la présence de petits vers dans le rectum. C'est donc de ce côté sur tout qu'on devra porter son attention. Un traitement approprié aura tout à la fois raison de la cause et de son effet.

(*Reproduit de Goubaux et Barrier*).

Un traitement très effectif dans ces cas de vers dans le rectum consiste en ce qui suit:

Videz le rectum avec la main; ensuite, introduisez-y le bout d'un tuyau en caoutchouc de quatre à cinq pieds de longueur; soulevez l'autre extrémité de manière à ce qu'elle se trouve d'une couple de pieds plus élevée que la croupe du cheval, versez-y lentement le mélange suivant:

Huile d'olive .... Un demiard
Térébenthine. .Un verre à pied

Retirez le tube lentement; laissez le cheval tranquille durant une heure, après quoi il pourra être remis à l'ouvrage. Répétez l'opération si c'est nécessaire.

J.-A. Couture.

LA CULTURE GENERALE DANS L'OUEST CANADIEN

Il est un fait reconnu dans l'ouest canadien, surtout pour ce qui regarde les vastes plaines de l'Alberta et de la Saskatchewan, que les colons allant s'établir dans ces fertiles régions n'ont pour but que la culture des céréales sur une haute échelle, négligeant à peu près la culture générale; ceci cependant malgré le nature riche du sol qui peut s'adapter facilement, comme l'expérience de quelques fermiers éclairés l'a déjà prouvé, à la production de tous les végétaux qui sont les principales ressources de l'est du Canada. De cette culture unique, résulte que les populations des provinces plus haut nommées, ne peuvent se subvenir à elles-mêmes, sont obligées d'importer de l'est, les légumes et les fruits qu'elles ne produisent pas en quantité suffisante.

On s'étonnera de savoir qu'à Saskatoon, dans la province de Saskatchewan, les marchands importent actuellement de Sherbrooke, Qué., une distance de 2,000 milles, d'immenses quantités de patates au prix de 69 cents le minot, alors que le district autour de cette ville peut produire de 350 à 700 minots de ces tubercules par acre, lorsqu'elles sont cultivées proprement. Malheureusement malgré la grande demande des végétaux et les prix élevés, les fermiers ne semblent pas vouloir abandonner leur théorie de la grande production de l'avoine et du blé. Ainsi, quoique la population ait augmenté d'une manière phénoménale depuis quelques années, la culture générale est demeurée à peu près stationnaire. On pourrait croire que dans les provinces de l'ouest et plus particulièrement à Saskatoon, l'exemple de quelques cultivateurs de la province de Québec soit nécessaire pour encourager la production des végétaux et aussi l'élevage des volailles, il y aurait certainement pour ceux-ci de grands avantages pécuniers car le manque d'une telle classe de fermiers a rendu le prix très attrayants. Le Pacifique Canadien qui n'est pas sans avoir une certaine influence dans ces provinces, fait tout en son pouvoir pour induire les fermiers à pratiquer la culture générale, spécialement sur les terres irriguées de son important système.

Tel est le genre de colons dont ces provinces ont besoin à l'heure actuelle pour aider à abaisser le coût de la vie dans cette partie du pays: on compte que la Saskatchewan importe à peu près 60 pour cent de la nourriture nécessaire à sa population, et ceci à des prix pour la plupart exhorbitants: il est temps que ces provinces se pourvoient de cultivateurs qui amélioreront la situation. D'ailleurs les magnifiques résultats obtenus par ceux qui sont entrés dans le mouvement sont une garantie de succès pour son important système.

L'élevage des volailles est aussi une des branches qui paiera très bien le fermier; les éleveurs d'animaux et les jardiners sont aussi assurés du succès dans l'Alberta et la Saskatchewan.

POUR REUSSIR DANS LA VIE

Voici les dix conseils de Barnum, lequel, parti de rien, devint millionnaire:

I.—Adoptez une carrière conforme à votre vocation.

II.—Quoi que vous entrepreniez, donnez-vous-y corps et âme.

III.—Ayez de la concentration, n'éparpillez pas vos efforts.

IV.—Respectez toujours votre intégrité, votre parole et vos engagements.

V.—Servez-vous des meilleurs employés et des meilleurs outils.

VI.—Soyez économe tout en vous méfiant de la fausse économie.

VII.—Faites de la publicité: la fortune est dans l'encre d'imprimerie.

VIII.—N'usez ni de tabac, ni d'alcohol, ni de boissons enivrantes.

IX.—Espérez sans être trop optimiste.

X.—Ne comptez que sur vous-même.

Comme l'on voit, c'est très simple...

Ajoutez à cela quelques veaux à six pattes, une femme à barbe et un homme à tête de chien, et, tout comme Barnum, vous réussirez.

HUMOUR ANGLAIS

Dans un restaurant de Londres. Un client se fait servir de "l'ox-tail soup" (potage à la queue de boeuf).

—Garçon, comment se fait-il que j'aie trouvé dans ce potage une dent?

—Une dent! C'est incroyable. Après tout: il est possible que le boeuf se soit mordu la queue.

EN PROVINCE

SAINT-JEAN BAPTISTE

Décès. M. Louis Gautier décédé dimanche le 28 décembre et inhumé le 31. Le défunt est mort à l'âge de 73 ans. Il était venu communier à la messe de Minuit et unis était revenu à l'église pour la messe du Jour de Noël. Trois jours après il mourait muni des derniers sacrements et assisté de M. le Curé. R. I. P.

* * *

1er janvier 1914. Monsieur le Curé a donné le compte-rendu des statistiques vitales pour l'année 1913. Il y a eu 59 baptêmes, dont cinq de la mission de Morris. Il y eut à Saint-Jean-Baptiste un baptême d'adulte et abjuration.

Il y a eu 16 décès dont 9 adultes et 7 enfants. Dix-huit mariages. Evidemment les jeunes gens de Saint-Jean-Baptiste ne sont pas superstitieux et loin de les effrayer le numéro 13 a semblé les encourager à affronter les éventualités de la vie matrimoniale. 18 mariages dans une année: c'est le record pour Saint-Jean-Baptiste. Courage, les jeunes! l'avenir est à vous.

Il y a à Saint-Jean-Baptiste environ 850 communiants; et il a été distribué dans le cours de l'année 29,630 communions. M. le Curé a paru satisfait d'un si beau résultat.

* * *

Le service annuel pour le Rév. D. Fillion, ancien curé et fondateur de la paroisse aura lieu le 14 janvier à 10 heures. Parents, amis et confrères sont cordialement invités.

SAINTE-ANNE DES CHENES

A l'occasion du jour de l'an M. Olivier Pelland a reçu ses enfants et ses petits enfants à un grand dîner. Parmi eux étaient M. et Mme J.-A. Pelland, M. et Mme J.-P. Owens, M. et Mme J.-F. Finnigan, M. et Mme Omer De-Rosiers, et plusieurs autres.

Assis au milieu de tous ces enfants et arrières petits-enfants, M. Charles-E. Morrison, âgé de 103 ans, père de Mme O. Pelland, chanta une jolie chanson avec bonne voix:

"La sombre hiver va disparaitre
"Le printemps sourit à nos yeux."

Un lecteur.

SAINT-LEON

M. Géléon Boisvert et son épouse sont partis lundi 29 décembre pour Willow Bunch, Sask. viter des parents de Mme Boisvert, établis dans cette région. Nous leur souhaitons bon voyage et beaucoup d'agrément.

* * *

Le R. P. Marie-Antoine Straub curé, ainsi qu'un grand nombre de paroissiens, sont allés lundi 29 décembre assister au service funèbre et enterrement de Melle Yvonne de Froment, de Somerset, décédée après une longue et cruelle maladie à l'âge de 14 ans.

Aux parents si douloureusement éprouvés, nous espérons que la sympathie réelle manifestée par une très nombreuse population lui a été agréable.

Nous adressons à M. et Mme de Froment, ainsi qu'à Melle Emma de Froment nos plus sincères condoléances.

* * *

La fête du jour de l'an s'est passée dans un entrain merveilleux, vue la mine maussade et renfrognée du temps gris comme 15 Polonais, n'a point affecté. Aussi les amis de la dive bouteille vu la clémence de la saison ont-ils pu s'unir de concert à l'aspect à ce même temps.

Le bon vin, a dit l'Esprit Saint réjouit le coeur de l'homme. De vraies fêtes seraient incomplètes sans ce précieux auxiliaire. Naturellement pris dans d'honnêtes proportions...

* * *

Tandis que les uns nagent dans la joie, d'autres, courbés sous la main de l'épreuve, pleurent le coeur brisé.

Nous ne pouvons que nous associer à la douleur de la famille de M. Omer Leblanc, qui vient de perdre une jeune enfant de 9 ans: fille unique, douée déjà des plus belles qualités.

Cette enfant vient de succomber à une attaque de la terrible typhoïde, à laquelle la famille presque entière vient d'être soumise et paye un si dure tribut.

Nous offrons à la famille de M. Leblanc avec nos prières, nos plus vives sympathies.

Lorrain.

KEEWATIN, ONT.

M. l'abbé J.-E. Derome est arrivé au milieu de nous la veille du jour de l'An. A la messe du premier jour de l'An, il a fait les souhaits du Nouvel An dans les deux langues. On dit que ce bon prêtre missionnaire vient pour les gens de langue anglaise: ce sera chose facile pour lui d'après ce que nous prévoyons, car M. Derome parait être parfaitement chez lui lorsqu'il parle l'anglais. M. Desmarais, curé, a passé le Jour de l'An à Norman. Le lendemain, sur la demande du R. P. Vézina, o.m.i., curé de Kenora, nos deux prêtres ont recueilli les principaux contribuables de Norman pour assister à une assemblée à Kenora, section scolaire école séparée, en vue d'élire de nouveaux syndics pour 1914.

M. Lecomte, de Norman, fut élu un des syndics et Melle Jacques doit arriver ce soir pour Norman où elle sera l'institutrice. Nous espérons que tout ira bien.

* * *

M. l'abbé Desmarais, notre cucuré, s'occupe toujours de ses chers Ruthènes, qui sont nombreux çà et là, sans compter les Polonais dont il comprend le langage correctement.

* * *

Nous attendons dans ce mois-ci la visite de Mgr l'Archevêque pour la confirmation.

La couche de neige de ces jours-ci ravive nos raquetteurs.

* * *

Mme Lemay doit subir une opération pour l'appendicite ces jours-ci. La famille Lemay est bien connue à Saint-Norbert, Man.

* * *

MM. Desmarais et Derome s'occupent activement de notre école à Norman.

Communiqué.

FANNYSTELLE

Mme Veuve Guilbault est allé la semaine dernière à Somerset, Man., où elle a assisté aux funérailles d'une nièce, Melle De Froment, décédée le jour de Noël. Nous offrons à M. et Mme De Froment nos plus vives condoléances dans la lourde perte qu'ils ont subi.

* * *

MM. Donat Mailhot, Ocar Beauchêne, Eloi Piché et Wiflrid Levasseur, tous de Gravelbourg, Sask., sont en visite ici chez des parents et amis. Ils retourneront après les fêtes.

* * *

M. Marcel Mollot est de retour d'un voyage d'affaires à Gravelbourg, Sask.

* * *

M. P.-A. Bouvier est revenu lundi soir d'une courte promenade dans la province de Québec. Son remplaçant, M. Cairns, est retourné aussitôt à Winnipeg.

* * *

M. Edmond Poirier, M. Alphonse Poirier et son épouse ont été rendre visite à M. Emile Poirier, de Haywood, Man.

* * *

Mme Lavigne, mère de M. Eustache Lavigne de cette paroisse, est décédée la semaine dernière à Saint-Boniface. Les funérailles ont eu lieu mardi, au cimetière de Saint-Boniface. Nous offrons nos sympathies à la famille en deuil.

* * *

La première neige est tombée, vendredi le 26; le sol est couvert d'un bien mince linceuil. C'est un combat entre voiture d'été, qui sont encore en vogue, et voitures d'hiver. Il est tout probable que les dernières auront la victoire, car tout indique une prochaine tombée de neige.

* * *

M. Alphonse Castagner nous a quitté cette semaine avec 16 chevaux, pour Fort Frances, Ont., où il travaillera aux chantiers.

* * *

M. et Mme Henri Boisvert, de Gravelbourg, sont les hôtes de M. le Capitaine Joseph Piché.

* * *

Le fils de M. Frank Higley s'est fracturé une jambe, jeudi, en jouant avec des petits compagnons. Le docteur Hilpenny, de Winnipeg, s'est rendu en auto lui donner les soins nécessaires.

* * *

MM. Henri Painchaud, E.-H. Painchaud et son épouse, tous de Winnipeg, étaient ici en visite chez M. Pierre Painchaud.

* * *

MM. Etienne et Charles Poitras, de Winnipeg, sont venu passer le premier de l'An au presbytère.

* * *

Tous les paroissiens, jeunes comme vieux, ont été faire leurs voeux de bonheur à notre curé, après la messe du Jour de l'An.

* * *

M. et Mme Arthur Beaupré sont allés passer quelques jours en visite chez des parents de Saint-Boniface.

* * *

M. François Guyot de Sainte-Rose, Man., était en visite ici cette semaine. Son frère Emile est retourné à Sainte-Rose où il passera quelques jours.

* * *

Les lecteurs et lectrices unis au correspondant de Fannystelle à la *Liberté*, font au rédacteur et au personnel des ateliers de notre vaillant journal les souhaits les plus sincères. Que 1914 soit une année prospère pour tous.

Yvonnie.

THIBEAUVILLE

Janvier le 6:—A celui qui a mis des bois dans les roues du bazar de Thibeauville.

Monsieur:—Nous nous doutions depuis longtemps que vous nous étiez antipathique et que votre malveillance nous était acquise. Ce que vous avez fait contre nous ne nous permet plus aucun doute sur vos dispositions à notre égard.

Nous ne perdrons pas notre temps à rechercher la raison de votre conduite. La méchanceté n'a pas besoin de motifs; elle obéit à la nature et fait le mal par instinct. Nous vous prévenons que nous ferons le vert et le sec pour mettre à jour vos manoeuvres et démasquer les odieux moyens employés pour nous nuire.

Nous verrons qui triomphera et il vous sera donné d'apprécier ce qu'on gagne à faire le mal.

A vous la réplique.

LE VENDREDI ET LE TREIZE

Il existe encore beaucoup de personnes qui croient à l'influence fatale du vendredi et du chiffre treize. Autrefois, cette influence était si répandue et si bien admise que l'on n'aurait pas commencé une construction, semé un champ, abattu un arbre, entrepri une récolte ce jour-là.

En 1339, une bataille fut remise au lendemain, afin que l'action ne fut pas commencée un vendredi.

Les marins attachaient une grande importance au vendredi et au treize.

Dans un document de 1675, on trouve une lettre de Colbert se plaignant qu'un escadre a différé de mettre à la voile parce que les matelots ne voulaient pas partir un vendredi.

"Comme ce retardement, dit le ministre, peut apporter beaucoup de préjudice au bien de son service, Sa Majesté m'a ordonné de venir dire qu'elle veut que vous examiniez les moyens d'oster ce scrupule de l'esprit des matelots."

Ces moyens ne furent pas sans doute faciles à trouver, car pendant longtemps encore, surtout lorsqu'il s'agissait de matelots bretons, on remettait au lendemain, lorsque le jour du départ tombait un vendredi.

Les grands hommes ne sont pas exempts de faiblesse. Frederic le Grand, Maupertius, Hénault, le marquis d'Argens, avaient une peur effroyable du nombre treize. Au contraire, Henri IV et Louis XIII avait une prédilection pour ce nombre et pour le vendredi.

Sous les mêmes rois, le nombre treize était regardé comme de bon augure. Lors du mariage de Clovis, on offrit à Clotilde, selon l'usage, un don de treize deniers comme souhaits de bonheur.

Vers la fin du second Empire, d'éminents ou étincelants esprits, Taine, Renan, Théophile Gautier, Flaubert, les Goncourt, etc., choisirent le vendredi pour se réunir. Or, voyez la contradiction: dès qu'on se trouvait treize à table on perdait la tête. Vite, on appelait le propriétaire du restaurant et on le priait de "prêter" son fils, un collégien, qui faisait alors tant bien que mal le quatorzième.

Napoléon 1er attribuait une influence fatale au treize et au vendredi. A Sainte-Hélène, il répondait:

—La nuit où je suis parti de Saint-Cloud pour la campagne de Russie, c'était un vendredi.

Dans la vie quotidienne, on redoute le chiffre treize à table; certaines personnes ne voyagent pas le vendredi, et surtout lorsqu'il tombe un 13; d'autres se gardent d'habiter une maison portant ce numéro fatidique.

On constate le vendredi une diminution dans les recettes des chemins de fer, ainsi que dans celles des théâtres et des omnibus.

De même, dans beaucoup d'hôtels modernes, on a supprimé le numéro 13.

Tout le monde, heureusement, ne partage pas ce préjugé.

M. Paul Deschanel n'a pas craint de se marier un vendredi et un treize; et il en est pas moins un homme heureux. Son confrère de l'Académie, Edmond Rostand, a quelque droit aussi de ne pas partager pour le treize l'aversion commune.

Il occupe à l'Académie le fauteuil 13. Il en est le treizième titulaire. Son nom a treize lettres. Deux de ses principales oeuvres: Cyrano et l'Aiglon, forment un total de treize lettres. Treize lettres également la Samaritaine, qui, la première, révéla au monde des lettres le nom du grand poète.

Et vous pouvez constater treize fois pour une que le chiffre treize n'a rien de néfaste.

CE QUE VAUT UNE FEMME

Une magazine nous fait connaître la valeur marchande de la femme chez les peuples que nous appelons barbares:

Ils paient:

Au Kamchatka, trois rennes; en Cafrerie, de quatre à huit boeufs, selon les avantages naturels de la jeune personne: dans l'Ouganda, un paquet de cartouches et six aiguilles: sur la côte septentrionale d'Australie, le poids en beurre!...

Les Tartares du Turkestan donnent une boîte d'allumettes...

Une boîte d'allumettes, c'est peu, j'en conviens. Mais, enfin, c'est quelque chose.

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

Roman de La Liberte No 10

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

"Vous les entendez? dit Magua nonchalamment; les Hurons réclament le sang de la Longue-Carabine: ils feront couler le vôtre si vous ne leur répondez.

—Il est parti, répondit le major, et hors de leur portée.

—C'est donc un oiseau ou un poisson? reprit Magua en souriant dédaigneusement.

—Ce n'est pas un poisson, dit Heyward; mais, après avoir épuisé sa poudre, il s'est jeté dans le courant, qui a dû l'emporter bien loin.

—Et les Delamares? Où est le Grand-Serpent et le Cerf-Agile?

—Uncas et son père se sont échappés comme le chasseur."

Magua ne crut pas devoir insister; la chose lui paraissait plausible, et d'ailleurs il était aisé de voir qu'il faisait bon marché de la Longue-Carabine et des Delawares; ayant retrouvé les deux jeunes filles et le major, il était satisfait.

Durant ce court entretien, les Hurons avaient gardé le silence: mais, quand ils virent les deux interlocuteurs se taire, leurs yeux impatients se tournèrent vers Magua. Il leur montra alors d'un geste la rivière et dit rapidement quelques mots. Rien ne saurait rendre la rage avec laquelle les sauvages accueillirent cette nouvelle: ils poussèrent les cris les plus féroces, accompagnés de menaces à l'adresse des prisonniers. Les uns tournèrent autour d'eux avec des gestes et des cris furieux; les autres, pour marquer leur mépris, crachaient dans la rivière, complice de leur déconvenue.

Heyward crut sa dernière heure arrivée, et, voyant ses deux compagnes épouvantées de ce tumulte et de ce désordre toujours croissant, il fit les plus grands efforts pour les rassurer et leur inspirer une confiance qui était loin de son coeur.

Bientôt néanmoins le chef de ces sauvages ramena un peu de calme en appelant autour de lui, pour une sorte de conseil, les principaux de la troupe. La délibération fut courte: plusieurs sauvages, partis à la nage, revinrent promptement avec une barque; ils y installèrent le major, les deux jeunes filles et David la Gamme. Un habile pilote dirigea l'embarcation à travers les rochers et les bas-fonds; les autres Iroquois suivirent à la nage, et peu d'instants après les prisonniers débarquaient sur la rive méridionale.

Les prisonniers purent constater qu'ils s'étaient embarqués la veille au soir, en compagnie du chasseur et des Mohicans, en face de ce point, sur la rive opposée. Les chevaux, dont les hennissements de terreur avaient peut-être trahi la présence de leurs maîtres, furent amenés au même endroit. Alors la troupe se divisa: le chef traversa de nouveau la rivière, et, monté sur le cheval du major, disparut dans la forêt, suivi de ses guerriers; les prisonniers restèrent sous la garde de Magua et de six autres sauvages. Ces dispositions inquiétaient beaucoup Heyward, se doutant bien que leur ancien guide, à la merci duquel ils étaient maintenant, allait les diriger vers le désert, du côté opposé aux possessions anglaises. Surmontant la répugnance qu'il lui inspirait, le major résolut de tenter un accommodement avec Magua. Mais il n'était point aisé d'engager la conversation avec lui. Ce sauvage, hier encore à la solde de Munro, craignait visiblement, en entretenant le major, d'exciter les soupçons de ses compagnons. Il parvint toutefois à les éloigner sous divers prétextes; puis, d'un air d'indifférence, il dit froidement:

"Si vos paroles sont telles que le Renard-Subtil puisse consentir à les entendre, vous pouvez parler."

Heyward feignit habilement de croire que Magua allait profiter de son autorité pour le reconduire, ainsi que ses compagnes au fort William-Henry. Il lui laissa entrevoir les dons magnifiques du père, charmé de retrouver ses filles; il parla de ses propres intentions, résolu, disait-il, à récompenser généreusement le sauvage fidèle qui, après s'être perdu dans les bois et avoir vu ses compagnons aux mains de leurs ennemis, avait su les en tirer si habilement et les ramener au but sains et saufs.

L'Indien réfléchissait profondément: le désir de la vengeance et l'appât du gain luttaient évidemment en lui. Duncan voulut essayer de nouveaux arguments et promettre encore: mais le sauvage l'interrompit:

"Cela suffit; le Renard-Subtil est un chef sage, vous verrez ce qu'il fera; taisez-vous: quad Magua parlera, il sera temps de répondre."

Craignant que ses compagnons ne s'inquiétassent de cet aparté, il se rapprocha d'eux et feignit d'examiner les chevaux, puis il fit signe au major d'aider les jeunes filles à se mettre en selle. Après avoir donné le signal du départ, il prit la tête de la petite colonne, suivi par David la Gamme, qui pour le moment semblait plus préoccupé de sa situation fâcheuse que des merveilles de son art; les deux soeurs venaient ensuite, sous la garde d'Heyward; les sauvages fermaient la marche sans se départir un instant de leur vigilance.

Ils avaient pris la route du sud, tournant le dos au fort William-Henry. Le major crut encore à une tactique habile de Magua, car il ne croyait pas que celui-ci pût résister à l'effet de ses promesses; il voulait se persuader qu'il faisait un détour pour éviter l'armée de Montcalm, mais il souffrait à chaque pas de s'éloigner ainsi du théâtre de la guerre, où l'appelaient son honneur et son devoir.

Cora, qu'aucune extrémité ne pouvait abattre, se souvenait des recommandations du chasseur, cherchait à briser quelques branches pour laisser des traces de leur passage; mais les sauvages l'arrêtaient toujours, et leurs regards furieux lui disaient assez qu'ils la surveillaient. Une fois elle parvint à arracher l'extrémité d'une branche de sumac, une autre fois elle laissa tomber son gant; mais ces ruses n'échappaient point à ses farouches gardiens: ils lui rendirent son gant et écrasèrent le buisson de sumac de façon à laisser croire qu'un animal sauvage l'avait foulé au passage. Comme les deux troupes de Hurons avaient emmené chacun deux chevaux, les prisonniers ne pouvaient plus compter que leurs traces seraient un indice sûr pour leurs amis.

Magua, toujours sombre, marchait vite, sans nulle hésitation; il suivait un sentier parfois invisible, perdu dans l'épaisseur de la forêt, mais dont il connaissait tous les détours; son pas ferme et régulier n'indiquait aucune fatigue; il allait à son but, et c'est à peine s'il prit soin de se retourner de temps en temps. Les haltes étaient courtes; de maigres provisions prises en toute hâte, devaient suffire aux prisonniers. De longues heures se passèrent ainsi, sans amener aucun ralentissement dans leur marche: ils ne savaient où on les conduisait ni quels étaient les projets de leur guide. Un soir pourtant, après plusieurs jours de marche, comme ils venaient de traverser une vallée, Magua se mit à grimper sur une petite colline si escarpée, que les jeunes filles durent descendre de cheval pour le suivre; au sommet, il y avait une petite plate-forme et un bouquet d'arbres. Quand ils l'y rejoignirent, le sauvage s'était jeté à terre et étendu sur le gazon pour prendre du repos. Cette tranquilité, signe de confiance, les effraya. Il ne redoutait donc plus la poursuite de leurs défenseurs? Il arrivait donc au but?

L'endroit était bien choisi pour une halte: abrité, facile à défendre, bordé d'un côté par des pousses maigres et rabougries qui cachaient un véritable abîme. Les chevaux furent débridés; on étala devant les prisonniers de misérables provisions; et les sauvages, qui avaient trouvé moyen, malgré la rapidité de leur course, de tuer un faon, se mirent à le dévorer tout cru. Magua seul ne prit point part à ce repas révoltant; il se tenait à l'écart, toujours absorbé par ses réflexions.

Duncan voulut profiter de cet instant pour essayer encore de toucher le coeur de ce misérable, ou au moins de l'éblouir par ses promesses; il lui parla de la douleur du vieux Munro, de la joie qu'il éprouverait à retrouver ses enfants, de sa reconnaissance; mais Magua lui répondait à peine, gardant un visage impénétrable.

"Retirez-vous, dit-il tout à coup; envoyez-moi la fille aux yeux noirs. Le père tiendra sans doute les promesses de la fille.'

Le major courut vers Cora, lui fit connaître le désir du sauvage, et à la hâte, en la conduisant vers lui, lui fit de brèves recommandations. Le caractère résolu et grave de la jeune fille fit qu'elle n'hésita pas, malgré le dégoût que lui inspirait l'Indien; celui-ci, les voyant approcher, fit signe à Duncan de se retirer:

"Quand le Huron parle à des femmes, toutes les oreilles de sa peuplade sont fermées."

Comme Heyward hésitait, Cora lui fit signe d'aller rejoindre Alice; puis, se tournant vers Magua, elle lui dit d'un ton ferme et digne:

LA MORT DE LOUIS VEUILLOT

Récit des derniers moments du grand ecrivain catholique

Voici une intéressante page du dernier volume de "La Vie de Louis Veuillot", que M. François Veuillot vient d'achever et qui est paru depuis quelques jours:

C'est le 20 mai 1880 que la signature de Louis Veuillot, après six mois d'interruption, avait paru pour la dernière fois dans l'"Univers". Désormais, ce fut pour lui la longue et cruelle agonie de l'impuissance lucide. Il causait encore, avec ses intimes, et parfois sa verve jaillissait en éclairs aussi vifs, aussi brillants que dans les jours passés. Mais, peu à peu, ces paroles s'entrecoupèrent de longs silence où son esprit, qui veillait encore, semblait errer loin des personnes et des événements qui l'entouraient. C'est alors qu'enfant je le connus et c'est du Louis Veuillot de ce temps-là que j'ai conservé le souvenir ineffaçable et précis. Celui que j'avais pu voir au cours des années précédentes et qui, mort avant de s'affaiblir, eût probablement saisi ma mémoire



enfantine, s'est pour ainsi dire effacé sous la juxtaposition du malade, comme disparait le texte primitif dans un manuscrit palimpseste. Aussi, quand, fermant les yeux, je me reporte à trente ans en arrière, le Louis Veuillot qui surgit du passé, c'est le vieillard immobile et muet dans son grand fauteuil, au coin de la cheminée; parfois, il se lève et s'avance avec peine, appuyé sur le bras d'un de ses proches ou de son fidèle et attentionné serviteur, Pierre Gamen; l'amour, la solitude et la vénération l'environnent; on m'apprend à nourrir un culte affectueux pour cet oncle, dont on me rapporte certains détails impressionnants que je ne comprendrai bien que plus tard. Mais lui, le plus souvent, semble étranger à la conversation dont il est le centre. Il ne l'éclaire que, de loin en loin, d'un sourire toujours un peu mélancolique, et n'y place que plus rarement encore un mot bref articulé avec effort.

* * *

...Soudain, le jeudi 5 avril, se déclarent les symptômes d'une bronchite de forme pleurétique. D'énergiques remèdes, aussitôt appliqués, semblent d'abord enrayer le mal. Mais le samedi 7, avant l'aurore, on vient précipitamment chercher mon père. De brusques et terribles complications sont survenues, elles dénoncent une aggravation qui, dans ce tempérament épuisé, peuvent en quelques heures entraîner le dénouement fatal. La première pensée des siens se tourne vers Dieu. Dès six heures du matin, l'abbé Gramidon, de Saint-Sulpice, apporte les suprêmes réconforts de l'Eglise au grand chrétien qui l'a si constamment et si vaillamment défendue. Déjà le moribond n'a plus qu'une conception à demi éteinte. Mais, le jeudi précédent, on est venu lui apporter à jeun la sainte Communion, qui, à son insu, l'a muni pour le dernier voyage. Quelques minutes après l'agonie commence. Autour de la couche, sur laquelle, immobile et respirant avec peine, il s'éteint peu à peu, son frère et sa soeur le contemplent et prient avec une angoisse douloureuse. Les rédacteurs du journal et les membres de la famille présents à Paris viennent tour à tour prendre des nouvelles et regardent à travers leurs larmes ce grand front en sueur et ces yeux déjà clos. Au fond de la chambre, étreints d'une cruelle anxiété, veillent les généreux auxiliaires et les bons serviteurs qui tour à tour ont soutenu et entouré cette longue maladie: la dévouée religieuse de Bon-Secours, venue depuis le mois de septembre offrir au défenseur des communautés ses soins délicats; l'excellent Frère hospitalier de Saint-Camille de Lellis; puis, ces vaillantes petites Soeurs franciscaines qui, pour reconnaître des bienfaits que leur coeur ne croyait jamais avoir payés, se sont faites à plusieurs reprises, auprès de Louis Veuillot, infirmières spontanées; à côté d'elles, enfin, Pierre Gamen et la fidèle servante, Maria Beauvais, qui, douze ans plus tôt, avait su garder contre les communards l'appartement de son maître et qui, après trente ans, dans sa verte vieillesse, lui conserve encore un pieux souvenir. Hélas! les deux filles de Louis Veuillot, qu'il a tant aimées, manquent seules au rendez-vous funèbre. Luce, qu'on vient de prévenir, prie pour son père au fond de son couvent. Agnès, avertie par dépêche, accourt pleine d'angoisse, mais n'arrivera qu'après le dernier soupir.

* * *

Cependant, avec une impitoyable lenteur, au milieu des invocations entrecoupées de sanglots, la vie décline; la respiration se fait plus haletante et plus précipitée. Aucun regard ne filtre plus sous les paupières alourdies: aucun mot ne sort de la bouche entr'ouverte. A peine quelque fugitif symptômes de conscience et de vie, quand on approche la croix de ces lèvres muettes. Et c'est ainsi que ce grand chrétien, qu'un fils de saint Ignace a donné au service de Dieu quarante-cinq ans plus tôt, peut effleurer d'un baiser suprême le "crucifix de jésuite" que le Père Tailhan, son confesseur depuis la mort du Père Mailleriot, vient lui offrir au cours de la matinée.

Aux premières heures du jour, Eugène Veuillot a fait adresser au Vatican une dépêche sollicitant du Saint-Père sa bénédiction pour Louis Veuillot mourant.

Quelques heures plus tard, il a reçu cette réponse, dernier réconfort du chef au soldat expirant:

"Le Saint-Père, douloureusement affecté de la grave maladie de M. Louis Veuillot, lui donne de tout coeur la bénédiction "in articulo mortis".

Vers midi, la respiration devient plus embarrassée; de douloureux arrêts la suspendent, qui arrachent à l'agonisant comme des soupirs d'angoisse. A deux heures, cette vie qui semblait déjà éteinte a soudain un réveil imprévu. Le malade ouvre à demi les yeux, regarde fixement son frère et sa soeur qui lui pressent les mains et tente, à plusieurs reprises, de remuer les lèvres; mais, hélas! aucun son distinct ne peut sortir de sa bouche... Quelques minutes après comme épuisée par ce suprême effort, l'âme de Louis Veuillot s'exhalait dans un dernier souffle!

Si la maladie, d'ailleurs, avait étouffé sur ses lèvres le dernier sursaut de son intelligence et de son coeur, il laissait toutes ses amours et toute sa pensée dans un testament que, depuis cinq ans bientôt, Eugène avait entre les mains.

Ce testament, il l'avait rédigé le 22 avril 1878, à la veille de ce voyage à Rome, où il semblait prévoir que la première bénédiction de Léon XIII couronnerait sa carrière militante. Il l'avait écrit "d'une main fatiguée et tremblante, mais en bonne santé, sur du papier de Pie IX. C'est celui, ajoutait-il, qui était distribué aux évêques pendant le Concile.

* * *

Ce testament débute ainsi:

Au nom de la sainte, immuable et éternelle Trinité. Ainsi soit-il."

"Ceci est mon testament. Je l'écris en priant Dieu de m'assister et de m'éclairer."

"Je meurs catholique, comme j'ai toujours vécu, entièrement soumis de raison de coeur et d'âme à tous les enseignemnts de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, demandant pardon de toutes mes fautes, désavouant toutes les erreurs que j'ai pu commettre, et où je n'ai pu tomber que par ignorance et sans dessein.—Dans toute ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose, c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise."

Plus loin, après une disposition qui assure la vie de sa soeur, il ajoute en sa faveur ces quelques mots, qui renouvellent et confirment la page inoubliable qu'il lui a consacrée dans le "Ca et là":

"Elle a été la fidèle et dévouée compagne de ma vie, ma consolation et ma joie; elle a élevé mes enfants avec un dévouement de mère et c'est par elle que mon travail a été doux, tranquille et fécond. Que Dieu soit béni de m'avoir donné cette soeur. Peu d'hommes ont reçu un pareil présent."

Puis, aussitôt, parlant de son frère:

"Mon frère, M. Eugène Veuillot, ne m'a pas été moins secourable, je lui lègue tous mes livres et mes ouvrages propres, imprimés et manuscrits.—Je les lui lègue entièrement et absolument. Ils sont sa propriété. Il les réimprimera, les corrigera, ou les détruira, s'il le juge à propos. Il en usera comme de sa chose et fera tout de son gré... C'est justice. Eugène, toute sa vie m'a fait profiter de son travail: son activité et son intelligence ont fait presque tout mon bien..."

Ce testament ne renferme point, toutefois, ni toute la pensée, ni tous les enseignements que le grand catholique a voulu léguer aux siens. Quelques feuillets y sont joints encore, écrits avec une difficulté de main qui laisse intact tout l'élan de l'esprit. Il les avait présentés ainsi à Eugène, accompagné de ces mots:

"Cher frère, je te fais dépositaire de ton testament et j'y joins les brouillons d'icelui. Dans la copie officielle j'ai supprimé la littérature qui tenait de la place et je n'ai rien changé d'essentiel, mais les notes pourront servir à moi ou à d'autres. J'allais les détruire quand j'ai songé à Pierre. Tu sais que je prends Pierre pour aîné. Il dépend de lui d'être mon suprême éditeur, mais j'ai voulu que cela dépendit aussi de toi. J'ai toujours cru que j'étais homme de précaution..."

Voici cette sublime page de "littérature":

"Je demande pardon à tous les hommes que j'ai pu offenser et envers qui j'ai eu des torts. J'en ai combattu beaucoup; je crois n'en avoir haï aucun sciemment et volontairement, et je suis sûr de leur avoir pardonné de bon coeur les torts que j'ai pu croire qu'ils avaient envers moi. Si j'ai quelquefois, dans le premier feu de mes ressentiments, demandé justice à Dieu, j'ai toujours su renoncer à me faire justice moi-même avant la fin du combat. Aujourd'hui je n'ai plus l'ombre d'un ressentiment personnel. Je demande pour tous miséricorde comme pour moi. Grâce à Dieu, ce pardon s'applique à tous et à tout sans exception. Qu'il n'y ait plus un seul des hommes que j'ai combattus qui me demande et ne reçoive le pardon de Dieu, qui seul peut être offensé sans justice, sans raison et sans prétexte.

"Et que Dieu bénisse éternellement ceux qui, m'ayant connu, m'ayant vu ou seulement lu, ont eu le grand mérite et la grande charité de m'aimer, d'avoir pitié de moi et de ne point me haïr, soit à cause de ma personne, soit à cause de mes écrits.

"Que tous me fassent la grâce de comprendre que je n'ai rien dit avec l'intention de nuire à leur âme et à leurs vrais intérêts; qu'au contraire toutes mes intentions et tous mes efforts ont voulu les amener à la vérité, c'est-à-dire à Dieu.

"Il me semble que trois ou quatre, une dizaine tout au plus, me haïssent véritablement. Quelques-uns peut-être vivent encore. Qu'ils sachent qu'il ont eu tort, que je leur pardonne sincèrement: et qu'ils prient pour moi, comme je prierai pour eux à Rome, auprès du tombeau de Pie IX où je me rends, et pendant tout le reste de la vie. Pie IX nous a aimés tous; nous l'avons tous connu: il devait être mon garant auprès d'eux et j'ose dire que souvent son nom les a protégé près de moi.

"Qu'ils soient bénis de moi, comme ils le seront de Dieu, tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples. Je me contente de nommer Montalembert et Lacordaire, qui m'ont parfois jugé défavorablement et amèrement, et qui, en cela, n'ont pas été pour moi ce que j'ai voulu être pour eux. Je crois qu'ils n'ont rien eu à me reprocher avec justice et Dieu me semble avoir voulu que leur erreur n'ait pu me nuire en rien.

"Je les ai aimés, surtout Montalembert. La paix sur eux, la paix sur moi! Si mes écrits subsistent, et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté."

François Veuillot.

LA COLORATION ARTIFICIELLE DES POISSONS ROUGES

Décidément l'ingéniosité humaine ne connait plus de bornes. Nous savons tous que certains oiseleurs sont passés maîtres dans l'art de truquer la livrée des minuscules "exotiques" qu'ils mettent en vente, vêtus de coloris violents, étranges et éphémères. Mais qui se fût jamais avisé de croire que le modeste cyprin, mélancoliquement occupé à poursuivre ses rondes sans fin dans les aquariums d'appartement devait parfois sa couleur rouge de ses écailles à l'habile intervention d'un spécialiste? Rien n'est plus exact cependant, et le Journal officiel décrit dans ses détails l'élevage industriel de ce poisson ornemental, tel qu'il est pratiqué en Sicile.

Que l'on fasse de la pisciculture intensive en élevant la température de l'eau et en maintenant celle-ci très riche en oxygène comme en matière nutritive, il n'y a rien là qui ne soit très naturel. Mais que l'on communique à des poissons tel coloris que l'on veut, la chose est tout au moins curieuse. Elle est exacte cependant. On oblige les petits cyprins à passer toute une période de leur existence dans des bains spéciaux où la présence, en proportions strictement dosées, de fer, de noix de galle et de tan leur assure la "mise en couleur" qu'on a décidée pour eux. Toutefois, certains sujets se montrent à ce point réfractaires à un maquillage qu'il en meurt un nombre important. Aussi doit-on consentir certains ménagements et préparer les poissons à leur mise en couleur, par un stage préalable dans un milieu spécial dont ils s'accomodent plus volontiers et qui a l'avantage de leur durcir l'épiderme. On combine à cet effet l'action énergique du soleil en usant de viviers peu profonds et placés en pleine lumière, à celle de la tourbe, du fer et de la craie que l'on fait dissoudre dans l'eau de ce vivier.... Désormais aguerrie, les cyprins peuvent, sans dommage pour eux, passer au bassin colorant et s'y vêtir des teintes à la mode. Simple question à ce propos! Sont-ce là des poissons de qualité loyale et marchande?

Francis Marre.

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier.

La clarté orne les pensées profondes.

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage si on les concevait comme l'auteur.

Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

"Que veut dire le Renard à la fille de Munro?"

Magua commença par raconter son histoire: il était heureux autrefois, considéré dans sa tribu; mais les blancs lui avaient fait boire l'eau de feu, et bientôt, lui qui avait été un grand chef dans sa nation, méprisé et repoussé par les siens, avait dû abandonner son wigwam et sa peuplade: les visages pâles en étaient cause...

"Que puis-je faire pour vous? dit Cora.

—Ecoutez, reprit-il: né Huron, j'étais devenu soldat mohawk. Le vieux chef de l'Horican, votre père, fit une loi défendant aux Indiens de boire l'eau de feu et de s'approcher ensuite des tentes de ses soldats. Magua ouvrit la bouche et but l'eau de feu, puis, devenu fou, oublia la défense. Que fit alors Munro? Qu'en pense sa fille? Le chef huron fut lié à un poteau et battu de verges, comme un chien, devant tous les guerriers au visage pâle."

Et Magua, entr'ouvrant le tissu d'indienne qui couvrait sa poitrine, montrait à Cora, épouvantée, les cicatrices que les balles et les couteaux des guerriers lui avaient faites, en criant avec exaltation:

"Celles-là peuvent se montrer, on peut s'en faire honneur; mais votre père a imprimé sur le dos du chef huron des marques qu'il cache honteusement.

—Mon père a peut-être été trop sévère; voulez-vous vous en venger sur ses filles? Oubliez-vous les promesses que le major vous a faites?"

Il lui défendit de faire allusion à ces offres; et, comme elle lui demandait encore ce qu'il voulait d'elle:

"Ce que veut un Huron, dit-il, c'est de rendre le bien pour le bien, et le mal pour le mal."

Cora vit aussitôt que le major s'était fait illusion sur la perversité de ce sauvage, et elle lui dit résolument:

"Faites-moi du moins connaître vos intentions. Voulez-vous nous réduire en esclavage? Aimez-vous mieux nous tuer? Notre mort tuera notre père, et sans aucun profit pour vous. Ne vaudrait-il pas mieux mériter une belle récompense en nous rendant à lui?

—Ecoutez, dit encore Magua votre soeur retournera vers Munro si vous voulez jurer par le Grand-Esprit de ne pas me tromper.

—Que faut-il promettre? dit Cora gardant son sang-froid.

—Que la fille aux yeux noirs consente à suivre Magua et à habiter pour toujours son wigwam avec lui."

Avait-elle prévu cette proposition révoltante? Cora, sans montrer la moindre faiblesse, lui répondit:

"Quel plaisir peut trouver Magua à garder dans son wigwam la fille de son ennemi? Il lui serait plus avantageux de prendre l'or de Munro et de partager sa fortune avec une jeune Huronne.

—Quand les coups de verge tombaient sur le dos du chef huron, il pensait déjà à sa vengeance, reprit-il en proie à une exaltation farouche. La fille de la Tête-Grise portant l'eau de Magua, semant et récoltant son grain, faisant cuire sa venaison! Ah! ah! qu'en dira la vieille Tête-Grise? Magua sera vengé!

—Monstre! lui cria la jeune fille, emportée par son indignation, tu t'exagères ton pouvoir! Je saurai bien déjouer ta méchanceté!"

Alors Magua, avec un sourire sardonique, sans prendre la peine de lui répondre, s'en alla rejoindre ses compagnons. Cora, se reprochant presque sa vivacité, retourna auprès d'Heyward et d'Alice, qui attendaient impatiemment la fin de cette pénible entrevue.

Ils n'eurent pas besoin de l'interroger: sa pâleur, ses traits bouleversés, son silence même, leur faisaient assez deviner quelle avait été l'issue de cet entretien.

Le Renard-Subtil avait rejoint ses compagnons, et, la rage dans le coeur, avec toute l'habileté dont il était capable, il s'efforça de réveiller leur ardeur farouche; il leur rappela leurs pertes récentes, la mort de leurs amis, la gloire qui leur reviendrait d'emporter au village un trophée de chevelures. La haine des sauvages, ainsi surexcitée, ne leur permit pas de combiner un plan. Magua parlait encore, que l'un d'eux, le tomahawk levé, se précipitait sur les prisonniers. Le major se jeta rapidement à sa rencontre pour défendre ses compagnes, et l'ardeur de son courage fit reculer son sanguinaire ennemi. Magua ne voulait pas aller si vite, et une fois encore il eut assez d'autorité pour se faire écouter de ces furieux, que sa parole insinuante parvint à maîtriser.

Hélas! ce n'était point un mouvement de pitié qui le faisait intervenir ainsi. Tout au contraire, sa nouvelle harangue n'avait pas d'autre but que d'engager les sauvages à ne pas donner une mort trop prompte à leurs victimes et à prolonger leur agonie.

Heyward et David, assaillis brutalement, furent liés à des pins: les deux jeunes filles subirent le même sort, mais sans opposer la résistance que les deux hommes, le major surtout, avaient montrée à leurs adversaires trop nombreux.

Les sauvages se mirent à amasser des branches de bois mort pour les bûchers; une joie sauvage éclatait dans leurs yeux; ils poussaient des cris de triomphe et de rage qui épouvantaient Alice. Sans ses liens, la douce et timide enfant fût tombée inerte auprès de l'arbre auquel elle était attachée. David la Gamme paraissait réfléchir profondément et semblait étranger à ce qui se passait autour de lui; Cora et Duncan demeuraient fermes, la tête haute et le mépris aux lèvres.

Magua, silencieux, immobile au milieu de ses compagnons surexcités, se rapprocha brusquement de la fille aînée de Munro:

"Eh bien! dit-il, cette tête trop fière pour reposer sur l'oreiller d'un wigwam indien va rouler comme une pierre au bas de la montagne.

—Que veut dire ce monstre? cria Heyward, qui ne pouvait comprendre.

—Rien, dit Cora avec douceur, et qu'importe! employons nos derniers instants à demander au ciel son repentir et son pardon."

Magua, qui entendit mal, crut qu'on l'implorait:

"Pardon! cria-t-il, soit! Je renverrai à son père l'enfant aux blonds cheveux et ses deux compagnons, si vous voulez suivre Magua sur les bords du grand lac pour porter son eau et préparer sa nourriture.

—Laissez-moi! reprit Cora avec indignation; ne mêlez pas cette amertume à mes dernières prières, ne vous placez pas entre Dieu et moi."

Mais ces supplications ne pouvaient le toucher, et brutalement il ajoutait encore en montrant Alice:

"Elle est bien jeune pour mourir. Envoyez-la à Munro pour prendre soin de ses cheveux gris et conserver la vie dans le coeur du vieillard.

—Que dit-il? s'écria Alice; ma chère Cora, ne parle-t-il pas de nous renvoyer à mon père?"

Cora avait tourné les yeux du côté de sa soeur; son visage portait les traces d'une lutte violente engagée au fond de son coeur; elle eut pourtant le courage de dire:

"Alice, ma chère Alice, le Huron nous promet la vie à toutes les deux, et il vous rendra la liberté, ainsi qu'à Duncan, si je consens..."

La voix lui manqua; elle ne put que lever les yeux vers le ciel, témoin de son angoisse.

"Oh! que vous demande-t-il, chère Cora? Consentez, pour sauver Duncan, pour rendre la joie à notre père! Moi, je saurais mourir pour vous sauver tous les deux!

—Mourir! reprit Cora, retrouvant son énergie: mourir n'est rien! Mais ne devinez-vous pas ce qu'il ose me demander? Il veut que je consente à l'accompagner dans sa tribu et à devenir la compagne de sa vie?... Comprenez-vous maintenant? Faut-il vous sauver à ce prix, chère Alice? Dites-moi, Duncan, me conseillez-vous d'accepter?

—Si je veux de la vie à ce prix! s'écria le major hors de lui: j'aimerais mieux mourir mille fois! N'est-ce pas votre avis, chère Alice?"

La jeune fille s'était affaisée sur ses liens; son visage, décoloré, montrait assez quelles tortures déchiraient son âme; elle releva pourtant la tête, et, avec un sombre éclair dans les yeux:

"Plutôt mourir! cria-t-elle, regardant en face l'ignoble Magua, qui prêtait une oreille indifférente à ce débat suprême; plutôt mourir! Cora! Duncan! mourons ensemble!

—Eh bien! meurs donc!" hurla le sauvage en lui lançant sa hache à la tête: la colère du Huron avait fait trembler sa main, la hache s'enfonça dans le sapin, coupant les boucles blondes de la chevelure d'Alice.

Le désespoir décupla les forces d'Heyward: il brisa ses liens, et, comme un autre Huron levait son tomahawk pour frapper la jeune fille à son tour, et cette fois plus sûrement, il se jeta sur lui; tous les deux roulèrent à terre. Mais le sauvage était nu, et le major, sans armes, offrait plus de prise à son adversaire: Ducan fut bientôt renversé: son ennemi, un genou sur sa poitrine, leva son couteau pour le lui plonger dans le coeur.

Le major voyait la lame brillante s'abaisser rapidement vers sa poitrine, quand une balle siffla à son oreille, en même temps que le bruit d'un coup de feu fut entendu; le poids qui oppressait sa poitrine cessa de se faire sentir, et son ennemi, après avoir chancelé un instant, tomba mort à ses pieds.

XI

Les Hurons, frappés de stupeur, apprirent bientôt au major le nom de son sauveur; ils avaient placé leurs armes à feu dans un buisson, à quelques pas en arrière, et Oeil-de-Faucon, qui venait de retrouver sa longue carabine, se démasquant tout à coup, ils reconnurent leur impitoyable ennemi, qui se trouvait ainsi placé entre eux et leurs fusils. Un sauvage affolé, et dans l'esprit duquel la soif de la vengeance l'emportait encore sur l'instinct de la conservation, lança sa hache à la tête de Cora.

(A suivre.)

table et banale, est aussi différente de leur civilisation, le jour où le tout son dîner, lequel consistait en rieux. 317 Portage Ave., en face d'Eaton Residence Phone Main 1832. SAINT-BONIFACE

LE NATIONALISME CANADIEN

Extrait du nouveau livre de M. Jacques Bardoux: "L'Angleterre Radicale."

Ce titre est celui d'un des chapitres du nouveau livre de M. Jacques Bardoux, L'Angleterre Radicale, *et nous croyons intéressant pour nos lecteurs d'en reproduire quelques passages.*

L'auteur rappelle qu'en 1897, *au temps du jubilé de la reine Victoria, l'opinion publique et le gouvernement libéral de Sir Wilfrid Laurier avaient des tendances impérialistes hautement affirmées par la voix du Premier Ministre. Puis en* 1902, *et surtout en* 1903, *après l'affaire de l'Alaska, comme les Canadiens, et en particulier les Canadiens-français, voulaient résister à la pression exercée sur eux par Chamberlain, Sir Wilfrid Laurier adopta une politique hostile aux projets d'*Imperial Council et de Corps impérial de réserve. *La Conférence intercolonial de* 1907 *marqua l'échec de l'impérialisme au point de vue économique et politique. Deux questions vitales ont été depuis lors ardemment débattues:* le traité de réciprocité *avec les Etats-Unis et le* bill de la marine. *Le vieux Canada, celui de Québec et d'Ontario n'est pas seul à s'en émouvoir; les politiciens de l'Ouest se sont ardemment jetés dans la bataille. C'est ce que montre M. Bardoux:*

Au moment même, où, dans l'Est dans les villages français au clocher pointu aux toits penchés et aux chaumières colorées, entourés d'un damier de champs et d'une ceinture de prés, se déroulent ces manifestations significatives, voici qu'à l'Ouest prend naissance une force, économique et sociale, qui va exercer une action nouvelle sur les destinées nationales du Canada. Elle ne se forme point dans l'Ontario, sur cette terre jadis recouverte de forêts, et que les colons écossais ont aujourd'hui transformée en une campagne toute anglaise. Ca et là des fermes à deux étages, flanquées de larges écuries, ornées de quelques arbres et parfois de quelques fleurs, dressent leurs silhouettes massives. La vente des fruits, la fabrication du beurre, l'élevage du bétail ont remplacé la culture du blé. Et cette campagne verdoyante, coupée par des réseaux de fils de fer, semée de maisons isolées, a un aspect britannique, singulièrement différend de celui que donnent à la province de Québec les chaumières de France, groupées sur le bord de la route, autour d'un clocher effilé. Le yeoman de l'Ontario se rend rarement au bourg voisin, vit isolé dans son cottage, lit soigneusement son journal, exécute pieusement ses devoirs civiques, reste une figure intéressante du Canada d'autrefois, mais n'est pas une force de l'avenir comme le paysan prolifique de l'Est, enraciné au sol dont il a fait une seconde Normandie, ou l'industriel du blé, le maître de l'Ouest.

Son exploitation couvre une étendue inconnue des homesteads de l'Est et du Centre; elle n'a pas moins de 80 et souvent 100 hectares. C'est une Beauce immense semée de quelques bouquets d'arbres, débris de la forêt primitive, encerclée par les cimes neigeuses des montagnes prochaines. Pour exploiter avec fruit ces immenses labour, un capital est nécessaire à l'émigrant. La terre est vaste et le climat rude. L'hiver vient vite et dure longtemps. Il faut semer et moissonner rapidement. Le spectacle d'une demi-douzaine de charrues ou de moissonneuses taillant, à la suite l'une de l'autre, dans la terre brune et dans les gerbes d'or, n'a rien d'exceptionnel. La batteuse n'est point un de ces instruments modestes qui, actionnée par une paisible locomobile devant une foule de gamins recueillis, dépose le grain dans des sacs et rend la paille intacte. L'agriculteur de l'Ouest économise la main-d'oeuvre et dédaigne les petits produits. Sa machine géante, à l'aspect difforme, rejette, par une énorme cheminée, dans un nuage de fumée, la paille hachée en morceaux et dépose le blé, par un large tuyau, dans les réservoirs mobiles. Quand ils sont pleins, deux paires de chevaux les conduisent à la ville. Le grain est versé dans un entrepôt et conservé pour le compte du fermier. Ce paysan, propriétaire d'un outillage compliqué et d'un capital important, au courant des procédés de l'agriculture américaine et des fluctuations du marché mondial, est un industriel. Il va à la bourse et vend à terme. Il est actif et entreprenant. Il ignore la patience. Il méprise la résignation. Sa maison, à l'aspect citadin, pâtie en briques ou en bois, sans goût et sans amour, confortable et banale, est aussi différente du cottage écossais de l'Ontario que de la chaumière normande de l'Est. Sa ville ne rappelle ni Québec, ni Ottawa. Plus de couvents aux toits pointus et aux clochers effilés, plus de palais aux tourelles gothiques et aux fenêtres à croisillons, dressant leurs silhouettes françaises et anglaises sur la colline, au-dessus de la rivière. Des rues à angles droits, des *buildings* carrés et énormes, des réseaux de fils, des rangées d'entrepôts à blés: la fièvre et la saleté, la puissance et la laideur des villes américaines, qui poussent trop vite et pensent trop aux dollars pour avoir ni le temps, ni le goût d'être jolies.

* * *

Cette ruée vers l'Ouest, vers des terres à blé, auxquelles des siècles de repos et des hectares de forêts ont donné une fécondité inconnue, d'ailleurs éphémère, transforme les données du nationalisme canadien...

Les hommes de l'Ouest désirent avant tout écouler leur blé vers les Etats-Unis; ils mènent une ardente campagne libre-échangiste, mais ni les fermiers de l'Ouest ni les partisans du gouvernement libéral ne se sont rendus compte des résistances qu'ils allaient rencontrer.

Non seulement le traité de réciprocité eût empêché tout rapprochement économique entre le Canada et la mère patrie, mais il entraînait le Dominion dans l'orbite des Etats-Unis. Il imprimait une intensité nouvelle au flux de ballots, d'or et d'hommes, que l'oncle Sam déverse dans la prairie canadienne, et qui tendent à y entretenir une atmosphère "continentale" aussi différente de celle rêvée par les impérialistes, que l'atmosphère "française" de Québec et de Montréal.

Il y a dix ans, la part de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, dans le commerce du Dominion, était sensiblement égale. En 1899 et 1900, sur 63 et 75 millions de £, John Bull revendique 27 et 31 millions, dont 7 et 9 à l'entrée; Jonathan réclame, pour lui, 28 et 36 millions, dont 19 et 22 importés au Canada. En 1909 et 1910, les échanges du Dominion atteignent 114 et 138 millions de £. La part de l'Angleterre n'est plus que de 41 et 49, dont 14 et 19 millions aux importations. Celle des Etats-Unis est, au contraire, de 56 et 68 dont 37 et 46 pour les seuls achats du Canada. La moitié exactement du commerce du Dominion a lieu entre l'ami Pierre et son voisin Sam. Dans peu d'années, grâce au traité de réciprocité, au lieu de 50, ne sera-ce pas 60 et 70 pour cent? Les trucks, qui vont déverser à Minneapolis les blés du Manitoba et de l'Alberta, ne rentreront pas vides. Sur les douze voies ferrées, qui relient les deux Etats, la circulation deviendra plus active. Ces échanges croissants créeront une communauté d'intérêts.

Les marchandises ne seront pas seules à franchir la ligne conventionnelle, qui sépare les deux Etats. Les capitaux et les hommes suivront la même route. Ils ont déjà commencé...

Les immigrants de nationalité américaine ne constituent point des propagandistes dangereux. S'ils étaient des patriotes ardents, ils ne quitteraient pas avec autant d'empressement un pays prospère, et ne signeraient pas avec autant d'entrain le serment de fidélité à George V. Ce flot de colons n'a aucune unité ethnique. Divers par la race et par le sang, ils se laissent facilement incorporer dans le cadre d'une organisation administrative et d'une vie politique, certainement supérieures à celles des Etats-Unis. Ils ont peu à critiquer et beaucoup à admirer. Leurs libertés sont respectées. Leurs habitudes ne sont point heurtées. La langue reste la même. A peine arrivés, ils sont pris dans le tourbillon d'une féconde activité. La prospérité de la prairie canadienne est la meilleure garantie du loyalisme des immigrants américains. C'est pour eux, et non pour les enfants des vieilles terres européennes, héritiers de siècles lointains, pénétrés d'une vieille culture, qu'a été écrit l'adage: "*Ubi bene, ibi patria.*"

Si d'ailleurs la fidélité des gens de l'Ouest venait à fléchir, les gens de l'Est sauraient les rappeler au devoir. La guerre acharnée, que livrent à la langue française les prêtres irlandais de l'Ontario, les efforts énergiques faits, de l'autre côté de la frontière, par les églises et les écoles américaines, pour assimiler les franco-canadiens, ont éclairé à jamais la religion des nationalistes de Québec. Ils savent ce qui resterait de leur langue et de leur civilisation, le jour où le drapeau étoilé aurait remplacé l'étendard écarlate sur le palais du Parlement, à Ottawa. Les libertés anglaises sont nécessaires pour assurer la vitalité du peuple français de Québec. La suzeraineté britannique est pour lui une question de vie ou de mort.

* * *

Mais elle risquait de devenir de plus en plus nominale. Le traité de réciprocité portait un dernier coup à l'impérialisme.

Québec a fait échouer le Kriegsverein. Manitoba et Alberta rêvaient de briser à jamais le Zollverein. Henri Bourassa a écrit une brochure pour approuver le traité de réciprocité: il empêche de resserrer le lien des tarifs différentiels. A Melville, le 22 juillet 1910, les mandataires de la *Grain Growers' Association* ont protesté contre les armements maritimes: ils constituent une dépense inutile et un engagement dangereux. L'impérialisme britannique est un mot aussi vide de sens pour le paysan francisé de l'Est que pour l'industriel américanisé de l'Ouest. Ni l'un, ni l'autre n'entendent sacrifier, au rêve d'une unité irréalisable, ni une liberté, ni un homme, ni un soldat. Alliés peut-être, sujets jamais. Si les politiques d'Outre-Manche veulent cultiver le loyalisme canadien, il faudra substituer, à l'idéal du monde anglo-saxon, cimenté à la romaine, celui de la collaboration, dans un cercle limité, sur le pied d'une stricte égalité, de nations autonomes, unies par des sentiments, par des souvenirs, par des intérêts. L'utopie de l'impérialisme fédéraliste allait-elle disparaître devant les possibilités d'une alliance impériale, restreinte et conditionnelle?

Mais le traité de réciprocité est resté lettre morte.

* * *

En septembre 1911, *le gouvernement libéral est contraint de faire des élections; il est complètement battu.*

"La défaite, écrasante et inattendue subie par le Cabinet de Sir Wilfrid Laurier, doit-elle être interprétée comme la victoire de l'unité impériale? Ne consacre-t-elle pas plutôt le triomphe du patriotisme canadien, de l'autonomie nationale qu'inquiètent autant les théories de Joë Chamberlain que les visées du président Taft?"

A peine le cabinet conservateur de Sir R. L. Borden est-il au pouvoir que les armements de l'Allemagne, en 1912, *provoquent en Angleterre une véritable panique. Le Royaume-Uni sollicite l'aide des colonies pour la défense de l'Empire, Sir R. L. Borden promit trois super-dreadnought qui seraient bâtis en Angleterre, aux frais du Canada, et mis à la disposition de l'Amirauté. Mais il y mettait cette condition que le Ca-* Défense impériale. *Cette condition et les autres colonies seraient représentées dans le* Comité de la *tion imposée par le Canada choque les principes de l'idéalisme puritain et la doctrine radicale. Les radicaux orthodoxes se trouvent maintenant en face de problèmes presque insolubles.*

Comment, en effet, concilier cette série de dilemnes contradictoires? Assurer la sécurité nationale et réaliser des économies budgétaires: lutter, à coups de milliards, contre une nation plus nombreuse et plus jeune, mieux armée et mieux soutenue, et satisfaire, à coups de millions, les exigences du parti ouvrier, qui dispose d'électeurs nouveaux, d'organismes neufs et d'une autorité inconnue: maintenir une suprématie disputée, sans déclancher les hostilités ni contracter des alliances; acheter le concours des colonies, sans leur accorder ni un guichet de douane, ni une parcelle d'autorité. En présence des nécessités du temps présent, il est impossible de conserver intacts, sans exception aucune, tous les dogmes de la Bible libérale: désarmement progressif et affranchissement militaire, splendide isolement et décentralisation coloniale. Il faut atténuer, élaguer, couper. Une revision s'impose. La doctrine craque.

LA LEGENDE DES TRUFFES

Pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, il est fait une grande consommation de truffes. Ce champignon souterrain très savoureux a sa légende dans les récits et contes de fées. Elle est originale.

Or donc, ceci se passait en Périgord.

Une pauvre vieille femme, presque centenaire, passait, misérable, dans les rues de la ville; elle disait qu'elle avait faim, mais les portes se refermaient devant elle.

Elle prit le chemin des bois et vint tomber, à demi morte, devant la cabane d'un bûcheron qui, touché de sa misère, la releva, la fit approcher du feu pour qu'elle se réchauffât. Enfin il lui donna tout son dîner, lequel consistait en une seule pomme de terre.

Aussitôt le ciel s'illumina et la pauvre vieille, transformée en fée —la fée du Périgord—apparut belle comme le jour, et étincelante de rubis, perles et diamants.

—Tu as été touché de ma misère, dit-elle, tu vas être récompensé.

Et, frappant la pomme de terre de sa baguette, elle la changea en truffe.

—Cours dans les bois, les jardins, tu trouveras dans le sol des pommes de terre de toute espèce; c'est un trésor que je te donne. Nul n'en connaîtra jamais la graine, mais tu les vendras au poids de l'or.

Elle dit et disparut.

LES CONFESSIONNAUX DES ORANGISTES

Ceci est aussi authentique qu'inédit.

Dans une localité du Manitoba, pas bien loin de la frontière sud et portant un nom anglais—cherchez!—la "Maçonnerie" du L. O. O. jugea nécessaire, récemment, de se mettre dans ses meubles et immeubles, c'est-à-dire de se construire une "Loge"—en digne fille de la Maçonnerie Impériale anglaise qui affecte de désavouer les L. O. L. tout en s'en servant.

On ignore quel fut le "maçon" de la Loge mais on sait qui en fut le charpentier-menuisier, un "profane".

Celui-ci fut assez ahuri quand on lui ordonna de charpenter, menuiser, avec l'équerre, le compas, etc., dans une partie du local secret, une série de cloisons isolées, à peu près sur le modèle des confessionnaux catholiques et sans aucun jour à l'extérieur.

L'ouvrage fait, très intrigué, il pensa à questionner le F∴ entrepreneur et le F∴ maçon *Motus.* On lui répondit: *to mind his own business.* Il se le tint pour dit. Mais la puce à l'oreille piquait notre menuisier. Il tomba, un jour, sur un "profane" qui *savait* quelque chose. Et voici ce qu'apprit le curieux charpentier:

Selon les rituels du L. O. O. les FF des étages inférieurs qui aspirent à monter doivent, avant d'être jugés *digni intrare,* subir des examens solitaires écrits portant sur la doctrine (secrète) de la secte, dite orangiste—dont la vraie origine (Londres 1785) est Judéo-Kabbalique, comme celle de la secte Impériale dite maçonnique. (Londres 1646-1717).

Ils doivent, aussi, faire la confession écrite de leur vie antérieure à leur admission au premier degré: *apprenti.* Ils doivent aussi subir un examen solitaire, écrit, sur la période de leur vie d'*apprenti* pour pouvoir passer "compagnon": *idem,* pour pouvoir être admis au grade No. 3.

Tout cela est calqué sur les *rituels* préparés en Angleterre, au XVIIIe siècle, par le F∴ Rose-croix, hermétiste, alchimiste, etc. Elias Ashmole, fort versé dans la *Kabbalah* et le *Talmud* et dans la connaissance secrète des mystères pagano-satanistes de l'antiquité babylonnienne, égyptienne, etc., conservés par la *Kabbalah* juive (12 in folios datant de 600 ans avant J. C. et terminés 500 ans après si pas plus.)

Ces rituels furent adoptés en février 1717 par les 4 loges de Londres, Kabbalisées, qui le 24 juin suivant, en la *Taverne du Pommier,*—jour de la fête des Rose-Croix"—se constituèrent en "grande Loge d'Angleterre".

Les fondateurs occultes de l'*Orangerie* n'ont eu qu'à adapter en 1785 ces rituels au but spécial du L. O. O.:—à savoir constituer une "maçonnerie", d'un degré inférieur, plus populaire, plus "encanaillée"—excusez le terme pittoresque—au sein de laquelle se recruteraient, le cas échéant les FF∴ des loges *bleues* de la Maçonnerie Impériale.

C'est ce qui explique qu'un grand nombre de FF∴ du L. O. O. sont, en même temps, *A∴ F∴ and Accepted masons,* et *vice versa...*

* * *

Enfin parmi les épreuves solitaires diverses, successives, de plus en plus fortes, en fait de *cross-examination* ésotérique, il y a le testament écrit, exclusivement orangiste.

Les FF∴ admis à certains degrés, plus parfaits, constituent autant de sous-loges à part, excluant les non-initiés à l'*inner circle.* Ces sous-loges ont des couleurs variées passant de l'*orange* banal, au *pourpre,* puis au *noir:* "black preceptory"...

* * *

On devine la stupéfaction du charpentier de la L. O. L. de X... en apprenant ces détails curieux.

Chaque examen écrit est soumis à un jury secret de FF. Ils délibèrent en secret pendant que le candidat examiné est livré à ses méditations solitaires dans l'isoloir où il est renfermé sous clef. Il faut pour l'admission, après l'examen, une unanimité de boules... oranges.

LES FLEURS CHERES

Des fleurs chères entre toutes sont les chrysanthèmes. La première exposition de chrysanthèmes eut lieu en 1883. Cinq concurrents y participèrent. Actuellement, à chaque exposition, ils sont à plusieurs centaines.

En 1895, on comptait 4,000 variétés de chrysanthèmes, et ce nombre s'est depuis accru d'une moyenne de 300 variétés par année.

C'est au Japon qu'on compte le plus grand nombre de variétés depuis la fleur de deux centimètre de diamètre jusqu'à celle d'un diamètre de quarante-cinq centimètres.

Deux espèces de chrysanthèmes ont été acquises, l'une 20,000 francs, l'autre 17,500 francs. Il s'agit des variétés "Mme Vanderbilt" et "Mme Carnot".

Les orchidées coûtent également fort cher, et l'on cite un amateur londonnien qui a payé 43,375 francs une orchidée d'ailleurs merveilleuse.

Le baron Shroeder a, de son côté, payé deux variétés blanches tachetées de rouge, l'une 75,000 francs, l'autre 90,000 francs.

D'autre part, la variété de violette "Marie-Louise" se paie dans les 15,000 francs. Le lys "Victoria-Regina" se paie le même prix. Cette fleur offre la particularité d'être blanche le jour de la floraison et de tourner le lendemain au rose.

Les tulipes ont également une valeur considérable. C'est ainsi qu'en 1903 on vit refuser 12,000 florins pour 10 oignons de tulipe. Les jacinthes se paient également le prix fort.

Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité.

On peut avoir du tact de bonne heure et du goût fort tard; c'est ce qui m'est arrivé.

J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires.

Quand je luis... je me consume.

ST-BONIFACE

Melle Laurette Gagné, fille de M. Liguori Gagné, ancien chef de police, est dangereusement malade, à la résidence de ses parents, rue Aulneau. Melle Gagné était postulante chez les Soeurs Oblates. Elle a pu vendredi dernier, sur son lit de malade, prononcer ses voeux. Mgr l'Archevêque a présidé cette cérémonie.

Melle Gagné porte maintenant en religion le nom de Soeur Marie du Sacré-Coeur.

* * *

A l'Hôtel de Ville l'on nous informe que durant 1913 il y a eu dans Saint-Boniface, selon les régistres qu'on y tient, 339 naissances, 411 décès et 109 mariages. Il est certain qu'un grand nombre de naissances n'ont pas été rapportées à l'hôtel de ville. Des décès, il faudrait déduire ceux qui, morts à l'hôpital de Saint-Boniface, n'appartienent néanmoins pas à Saint-Boniface.

* * *

Notre conseil municipal a tenu samedi avant-midi sa première séance en 1914. M. le maire Lachance présidait. La besogne a été expédiée rapidement et sans longue discussion. Le maire avait été assermenté la veille par le secrétaire trésorier, M. J.-B. Côté. Après l'assermentation des échevins, l'on se mit immédiatement au travail.

M. l'échevin Gauvin proposa comme auditeurs MM. L. Marius et H. Howard. Un amendement de l'échevin McFee, demandant que le conseil comme un tout discutat à fond la question des auditeurs, fut battue par un vote de 6 contre 4. Le maire nomma comme troisième auditeur M. Zotique Bertrand.

Plusieurs avaient sollicité le poste d'auditeur: MM. W.-H. Lee, L. Marius, G. Rocan, H. Howard et G. Unkauf.

Il a été décidé qu'une délégation, conduite par le maire, irait rencontrer le conseil municipal de Winnipeg pour tâcher d'en venir à une entente concernant le pont Provencher. Puis l'on donna ordre au procureur de la ville, M. Blackwood, de préparer pour une réunion spéciale qui aura lieu demain, les amendements que la ville demandera à la législature d'adopter à la session actuelle.

Le docteur Howden fut nommé officier de santé avec un salaire de $25 par mois. Le docteur Gervais avait aussi fait application.

L'échevin Kenny a été nomme pro-maire pour les trois prochains mois. M. l'échevin Cusson représentera Saint-Boniface dans le bureau de la Greater Winnipeg Water District.

Puis l'on procéda à la formation des comités avec le résultat suivant:

Finances: A. Gauvin, président, H.-M. Sutherland, J.-A. Marion, D.-C. McFee, Ed. Guilbault.

Eau et Eclairage: J.-A. Cusson, président, H.-M. Sutherland, D.-C. McFee, Ed. Guilbault, J.-A. Beaupré, J.-A. Marion, Spécial.

Santé et Licences: W. Kenny, président, J.-A. Beaupré, Thos. Turnbull, J.-A. Marion, T. Pelletier.

Ponts: T. Pelletier, président, J.-A. Marion, D.-C. McFee, Wm. Kenny, A. Gauvin.

Travaux Publics: J.-A. Marion, président, T. Pelletier, Thos. Turnbull, J.-A. Beaupré, Wm. Kenny, J.-A. Cusson, Spécial.

Police et Feu: Ed. Guilbault, président, Thos. Turnbull, A. Gauvin, H.-M. Sutherland, J.-A. Cusson.

Parcs et Boulevards: H.-M. Sutherland, président, T. Pelletier, J.-A. Cusson, Thos. Tprnbull, A. Gauvin.

Législation, Réception et Commerce: D.-C. McFee, président, W. Kenny, J.-A. Cusson, Ed. Guilbault, J.-A. Beaupré.

* * *

Dimanche prochain, le 11 janvier, aura lieu, à l'Hôtel-de-Ville de Saint-Boniface, l'assemblée annuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface.

A cette assemblée aura lieu l'élection des officiers pour l'année 1914 selon les règlements de la société.

* * *

Jeudi soir, les élèves de l'Académie Saint-Joseph donneront une séance en l'honneur de Mgr l'Archevêque. Le programme est des plus alléchant comme en pourront juger nos lecteurs.

Compliment de Fête.—Personnages: Melles J. Guilbert, R.-A. Dufault, J. Lavoie, J. Vanasschc, E. Senez.

Médailles d'or accordées par MM. les Commissaires aux élèves qui ont obtenu le brevet de 2e classe:—Melles I. King, B. Longpré, J. Savoie, M. Davey, I. Curtis, E. Coyle, G. Leeland.

Médailles d'argent accordées par MM. les Commissaires aux élèves qui ont obtenu le brevet de 3e classe:—Melles M. Elgert, G. DeCou, B. Roy, V. Costigan, C. Ducharme, A. Gagné, A. Jacques, A. Kéroack, M. Senez, E. Couture, M. Koretska.

Médaille d'or donnée par l'Institut à Melle Nesta Smith qui a obtenu le brevet de classe supérieure de l'Université de Toronto, pour l'étude du piano.

Médaille d'argent donnée par M. J.-H. Wray à Melle A. Rochon pour application à l'étude du piano.

Lightheart's Pilgrimage

Cast of Characters: Lightheart, F. McCarney; Conscience, M. Elgert; Celesta, M. Morrison; Reason, E. Coyle; Religion, V. Costigan; Frivolita, G. DeCou; Mirth, M. Delaney; Sport, M. Korestka; Folly, B. Jobin; Falsehood, A. Lonergan; Shame, M. Kelpin.

Hélène Pole.

Personnages: Hélène, M. Senez; Marquise, C. Ducharme; Gabrielle, G. Guilbault; Berthe, V. Couture; Elizabeth, A. Bleau; Lady Topeliff, B. Longpré; Anna Cecil, M. Landry; Clara Elliott, A. Baril; Nelly, B. Roy; Rosa, J. Legrand; Régina, A. Jacques.

PROGRAMME

Morceau de piano—Sonate Allegro, op. 10, No. 2, *Beethoven*—Melles B. Paradis, B. Rochon.

Choeur—L'Angelus, *Chaminade*—Au piano, Melles B. Paradis, B. Rochon.

Compliment de Fête.

Distribution des Médailles.

Morceau de piano—Valse en E mineur, op. post, *Chopin*—Melle Nesta Smith.

Allegory—Lightheart's Pilgrimage.

Morceau de piano—Contre Tanze, *J. Seiss*—Melles M.-A. Béliveau M. Benoit.

Choeur—Glisse, Traineau Rapide, *Léo Délibes*—*Au piano*, Melles I. Willan, B. Paradis.

Morceau de violon—Balade et Polonaise, *H. Vieuxtemps*—Melle E. Couture, élève de M. Cam. Couture—Au piano, Mlle Couture.

Drame—*Hélène Pole*—Episode de règne d'Elizabeth.

1er Acte

Morceau de piano—Valse Parisienne, *Paul Wach*—Melles J. Béliveau, L. Patenaude.

II .. te

III Acte

Duo de piano—Airs Canadiens.

Oremus pro Pontifice

O Canada, Terre de nos Aïeux—*C. Lavallée.*

Allocution de Sa Grandeur Mgr L.-P.-A. Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

God Save the King!

* * *

Après la grand'messe au Jour de l'An, Mgr Béliveau, curé de la paroisse, Mgr l'Archevêque, Mgr Dugas, ont reçu les paroissiens en grand nombre.

L'après-midi a eu lieu la réception officielle par Mgr l'Archevêque. Mgr Béliveau, Mgr Dugas et M. l'abbé Lambert l'accompagnaient.

Voici la liste à peu près complète de ceux qui se sont présentés: Sir C... Cameron, lieutenant-gouverneur, Comte de Bury, aide-de-camp, A.-J.-H. Dubuc, consul belge, J. B. Molloy, J.-H. Bourgouin, E. Brydone, J.-E. Béliveau, A. Béliveau, Wm. J. Duckett, W. E. B...ler, Rév. A. Gerritsma, Rév. ...-G. Bishop, Juge Haggart, Sir R.-P. Roblin, premier ministre, C.-H. Forrester, H. Béliveau, J.-A. Béliveau, Théo. Bertrand, Fred. Ed. Gauthier, Jean-J. Daouest, Joseph Bernhart, Antoine Bernhart, Robert Driscoll, A. Genest, A.-E. Richard, E. Cass, W.-H. Brandon, Edmund Cass, Th.-J. Murray, John Erzinger, Sr., consul suisse, A.-L. Monnius, chancelier, J.-A. Deschambault, Antoine Deschambault, A. Potvin, J.-M. Russell, Leo Russell, Wm. Cross, N.-D. Robb, Montréal, G.-W. Robb, Colonel S.-B. Steele, commandant des dragons du Fort Osborne et ses aides, J.-A. Charette, A. Bourbeau, Paul Bernier, Albert Dubuc, J. Collon, J.-H.-N. Leveillé, Antonin Dubuc, J.-B. Lauzon, T. Jobin, J. Murphy, Major Ducharme, Rév. Cecil McNeil, M.-J. Greer, Wm.-J. O'Neil, A. Walsh, J.-A.M. Aikins, T.-J. Langford, J.-B. Foley, R. McGreevy, P. McGreevy, H.-W. Ruttan, lieut.-col. 20ème infanterie, R. Burrett, major, S.-J. Dussault, J.-C. Bacuez, C. Goodeau, caporal du 34ème régiment, O.-W. Chevers, lieutenant 34ème régiment, Chs. Millas, lieutenant 2ème régiment, R. Duhault, J.-J. Callahan, D.-J. Henry, R. McDonald, Thos. Ennis, L.-A. Delorme, Affie Currie, R. Murphy, A.-J. Doucet, P. Gigejcyuk, inspecteur des écoles ruthènes, Mgr Budka et son secrétaire, Jos. Troy, N. Bawlf, Sir William White, Wm. Harold, Hon. Jos. Bernier, Noël Bernier, Jas.-G. Dagg, contrôleur, Winnipeg, J.-W. Cockburn, contrôleur, Winnipeg, Chas. Midwinter, contrôleur, Winnipeg, R.-J. Shore, échevin, Winnipeg, Dr Laurendeau, F.-H. Brydges, Dr James McKenty, Horace Chevrier, Jos. Hébert, J.-A.-Z. Bertrand, Dr H. McMillan, Y. Reininghaus, vice-consul d'Autriche Hongrie, S.-E. Lang, R. Fletcher, Roger Goulet, A. Young, Chas. N. Newcombe.

* * *

L'Hôpital de Saint-Boniface a reçu les don suivants dont les autorités de l'hôpital remercient sincèrement leurs bienfaiteurs:

J.-H. Tremblay, $250; Rat Portage Lumber Co., $75; Imperial Bank of Canada, $50; A. MacDonald Co., $50; Cusson Lumber Co., $25; T. Wyrzykowski, 25; Desjardins et Frères, $20; Miss O'Leary, $12; Dr Howden, 10; Winnipeg Piano Co., $10; P. Gosselin, $6; W.-C. Hamilton, $5; Dr L. Benoit, $5; Wilson Smith, $5; J.-A. Cameron, $1; A. Miron, $1.50.

J. Enright, 1 bureau, 2 boites de chocolat; Mme T. Bell, fleurs coupées; Richard, Béliveau et Co., 1 boite de cigares; Béliveau Co., 1 baril de pommes; McDonagh et Shea, 1 baril de bière; Melle Starr, 1 boite de chocolats; M. et Mme Storello, fleurs naturelles; J.-B. Leclerc, 1 boite de cigares; C. Desgagné, 1 bouteille de vin et 1 boite de cigares; Dr R. Montgomery, 1 baril de pommes; Hon. W.-S. Montague, 35 jouets; Melle Ouellette, 1 fauteuil; Drs Gaboury, Simes et Roy, 1 horloge; Chandler et Fisher, 1 stretcher; Stevens and Son, 1 douzaine d'instruments de chirurgie; Rogers Fruit Co., 2 caisses d'oranges; Brault et Desjardins, 1 boite dé chocolats; The Hudson's Bay Co., 2 barils de pommes; P. Gosselin, 12 gateaux, 1 baril de pommes, 5 livres de chocolats; Dr N.-A. Laurendeau, 1 dinde; Pierre Desrosiers, 1 dinde; J.-A. Senécal, 1 dinde; The Ceylon Tea Co., 1 caisse de raisins secs; Telfer Bros., 6 douzaine de bas, 4 boites de chocolats; J.-N. Morgan, 1 caisse d'oranges; Gagné et Blanc, 1 dinde; P. Couture, 1 dinde, 2 canards et 1 oie; E.-B. Desmarteau, 6 boites de chocolats; E. Warmant, 2 boites de chocolats; The Royal Crown Soap, 9 douzaines savon de toilette; J. Couture, 1 boite de cigares; J. Erzinger, du tabac; Dr D.-R. Williams, 2 douzaines boites de chocolats; Dr Jas. McKenty., 5 livres de chocolats; Dr McIntyre, 10 livres de chocolas; Dr MacLean, 8 boites de chocolats; Dr C.-A. MacKenzie, 10 livres de bonbons; Dr Dudderidge, 1 boite de chocolats; Jas. Enright, 2 boites de chocolats; Mme Wm. Lenton, 1 boite de chocolats; Dr T Turnbull, 1 boite de chocolats; Wm Harvey, 5 livres de chocolats; Jos. Poitras, 1 boite de chocolats; Dr Ritchie, 10 boites de chocolats; C. Gaudet, 1 plateau; 3 boites de chocolats; MM. Verville et Gaudet, lait de beurre; Scott Fruit Co., 1 caisse d'oranges; "Telegram", 25 boites "Santa Claus" pour enfants malades.

HOTEL EMPRESS.

L'hôtel Empress, entièrement restauré, pourvu d'un mobilier tout à fait nef, est situé au coin de la rue Main et de l'avenue Higgens, juste en face de l'hôtel du C. P. R. et à une demi minute de marche de la gare du Pacifique. Cet hôtel peut à de très bas prix fournir de bons repas et de bonnes chambres. Quand la nouvelle direction acheta cet hôtel, il y a deux mois, elle décida de le remodeller à grand prix.

Les propriétaires peuvent maintenant dire que c'est un hôtel de première classe avec un ameublement tout à fait moderne. La salle à diner peut recevoir tous les convives et les propriétaires ont engagé un excellent chef de cuisine.

La direction est convaincue que les Français seront d'excellents clients de cet hôtel et elle s'efforce de les attirer en ayant un personnel de langue française. Les commis de l'hôtel se feront un plaisir de fournir aux clients tous les renseignements désirables sur la ville, l'arrivée et le départ des trains des différentes stations. En d'autres termes, l'Empress a un bureau d'information.

La rotonde de l'hôtel est construite pour des gens qui aiment à lire et à fumer. Bar spacieux et bien aéré. Bières, vins, et liqueurs de choix. Grande salle de billard et de pool où tous peuvent se récréer. Donc, si quelqu'un veut séjourner quelques jours à Winnipeg, il ne peut trouver meilleur hôtel que l'Empress, coin de la rue Main et de l'avenue Higgins.

SERVICE ANNUEL

Le service annuel pour le repos de l'âme de l'abbé David Fillion, ancien curé et fondateur de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, aura lieu le mercredi, 14 janvier, à dix heures de l'avant-midi.

Confrères, parents et amis du défunt sont invités à y assister.

MORT D'UN VIEUX MISSIONNAIRE

Le R.P. Gascon, O.M.I. est décédé, samedi dernier, à l'âge de 87 ans. Il a vécu des années sans manger de pain, se nourrissant de poisson sec et de viande sèche.

Le R. P. Gascon o.m.i., est décédé samedi matin dernier, au Juniorat de Saint-Boniface, à l'âge de 87 ans.

Avec lui disparait l'un des vétérans de l'apostolat catholique dans l'Ouest Canadien. Il y a passé plus d'une demi siècle se donnant sans compter.

Né le 28 juillet 1826, du mariage de Jean-Baptiste Lalongé dit Gascon et d'Angélique Therrien, il entra au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse de Blainville le 14 mars 1842, fut tonsuré le 30 janvier 1851 par Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, minoré le 8 février 1852 par Mgr Prince, coadjuteur de Mgr Bourget, reçu au sous diaconat le 5 février 1854 par Mgr Jos. Larocque, coadjuteur, et au diaconat le 17 septembre par Mgr Goesbriand, évêque de Burlington. Il fut ordonné prêtre par Mgr Larocque le 12 novembre de la même année. Nommé vicaire à Verchères, il quitta ce poste à la fin de novembre 1857. Le 20 octobre suivant, il partait de Montréal pour venir au Manitoba. Le 9 mars 1859, il entrait au Noviciat des Oblats, à Saint-Norbert. Il eut pour maitre de novices le R. P. Lestanc o.m.i. Le 2 juin, de la même année, il se mettait en route pour le Grand Lac des Esclaves. C'était le commencement d'une rude vie de missionnaire dans des régions sauvages. Le voyage durant près de deux mois et demi. Là il termina son noviciat sous la direction du R. P. Eynard O.m.i. Le 6 janvier 1861, il prononçaint ses voeux. Il ne revint de ce poste dans le Nord qu'en 1879. Le 2 octobre il se trouvait à Montréal. Le 23 février suivant, il était de retour à Saint-Boniface. Nommé à Saint-Laurent, il occupa ce poste jusqu'en 1897 alors qu'on l'appela à Qu'Appelle. Le 20 octobre, il était à la Montagne de Toudre. A la mi-février suivant, il quittait ce poste et un mois plus tard se trouvait au Fort Alexandre. En 1905, il venait se fixer à Saint-Charles, âgé de quatre vingts ans. Trois ans plus tard, miné par un travail excessif et les privations de tous genres, accablé par la maladie, il se retirait au Juniorat. C'est là qu'il a passé les dernières années de sa vie.

Ce vieux missionnaire a connu toutes les duretés de l'apostolat de l'Extrême Nord. Il a fondé la mission de Providence sur le MacKenzie. Il est le premier missionnaire qui remonta la Rivière des Liards et se rendit au Fort des Liards évangéliser les sauvages.

Dix-neuf ans durant le R. P. Gascon o.m.i. vécut en pleine sauvagerie, ne voyant en fait de blancs que les rares trappeurs de la compagnie de la Baie d'Hudson. Il fut des années sans manger de pain. Et c'était une grande friandise, quand les jours de fête l'on pouvait s'offrir une petite galette de farine. Ces années, il fallut au vieux missionnaire vivre de poisson sec et de viande sèche sans le moindre assaisonnement. La mission de Fort Good Hope d'où le vieux missionnaire annonçait la Bonne Parole aux sauvages, est la plus septentrionale et se trouve située sous le cercle polaire. Il y a vécu dans une petite cahute, sans vitre. Des bouts de parchemin, bloquaient le vent qui s'engouffrait par les fenêtres. Il n'avait pour tout lit que le sol durcit.

Quand le *Telegram* de samedi dernier qualifiait de martyr du vingtième siècle, ce vieux missionnaire, il n'exagérait pas.

Martyr du travail, du dévouement, du sacrifice, de l'amour des âmes, c'est vraiment ce que fut ce vieux missionnaire.

Nous ne savons que souligne le plus: le travail des années de mission dans l'Extrême Nord ou celui du vieillard, couché dans sa chaise de malade, incapable de se remuer et poursuivant néanmoins avec une incroyable énergie sa tâche. Ses lettres allaient dans tout le pays plaider la cause de l'évangélisation. D'une manière toute spéciale, il travaillait à recruter des ouvriers pour la vigne du Seigneur. La veille de sa mort, le vieux missionnaire dont seuls la tête et le coeur vivaient encore combattaient encore le bon combat.

Il s'est éteint doucement, souriant aux radieuses visions du Ciel après avoir reçu le Saint-Viatique.

Mgr l'Archevêque lui avait rendu visite quelques jours auparavant.

* * *

Les funérailles ont eu lieu lundi matin à la cathédrale. Mgr l'Archevêque a officié, assisté du R. P. Cahill o.m.i., comme prêtre assistant, du R. P. J. Magnan o.m.i., comme diacre, du R. P. Jeannotte o.m.i., comme sous diacre. Le R. P. Camper o.m.i., servit comme diacre d'honneur Les porteurs furent six pères oblats. L'inhumation a eu lieu à Saint-Charles, où se trouve le cimetière des Oblats.

Des représentants de toutes les communautés religieuses assistèrent aux funérailles.

AU SACRE COEUR

Dimanche prochain, à trois heures de l'après-midi, aura lieu une très importante réunion de la Commission Scolaire. On y fera l'élection des commissaires pour l'année 1914. Les commissaires sortant de charge donneront un rapport complet et détaillé de leur administration. Plusieurs autres questions importantes y seront discutées. Comme on le sait l'accroissement constant du nombre des enfants qui fréquentent l'école nécessitera bientôt la formation d'une autre classe et l'engagement d'une autre maitresse. C'est le devoir de tous ceux qui s'intéressent au succès de notre école d'assister à cette assemblée.

* * *

Nos élèves reprendront demain leurs études interrompues par la vacance de Noël. Durant janvier, ils récapituleront. Nous engageons tous les parents à exiger une rigoureuse assiduité de la part de leurs enfants.

* * *

M. A. Laplume est parti cette semaine pour un voyage de quelques semaines dans la province de Québec.

* * *

M. Proulx, de Saint-Jean-Baptiste, vient de se fixer dans notre paroisse.

* * *

M. l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur, était de passage à Winnipeg, ces jours derniers, en route pour Québec et les Etats-Unis. Il va y poursuivre son travail de recrutement de colons de langue française.

* * *

Dimanche prochain aura lieu une assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste pour l'élection des officiers pour 1914.

MUSIQUE

Enfin les amateurs de bonne musique peuvent se réjouir!

Sous l'habile direction de M. Emile Garnier, un orchestre composé des meilleurs artistes de la ville de Winnipeg, nous a fait passer quelques instants de la soirée de dimanche dernier d'une façon très agréable.

M. Gilbert, un jeune artiste bien connu, nous a fait entendre sa superbe voix dans "My Ain Folks", morceau qui fut fort apprécié du public et qui ramena sur la scène notre jeune chanteur

Ce fut pour un coup d'essai, un véritable coup de maître et nous espérons que ces concerts sacrés, qui vont nous être offerts tous les dimanches soirs à 8 heures 45 au théâtre Columbia, rue Main, verront les auditeurs, amoureux de bonne musique, se presser nombreux pour venir applaudir et encourager ce beau mouvement musical.

M. Prosser, pianiste de grande valeur, accompagnateur de l'orchestre, assurera par son dévouement le succès de cette entreprise.

La reproduction du programme exécuté dimanche dernier suffira pour donner une idée sur le répertoire choisi de cet orchestre artistique et sérieux.

1. Grand March, "Antony's Victroy", *Rollinson.*
2. Ouverture, "Poet and Peasant", *Suppe.*
3. (a) Cavatina, *Carl Bohm.* (b) Patrol, "Die Wacht parade komnt", *Bilenberg.*
4. Grand Selection, "La Traviata", *Giusseppe Verdi.*
5. The Egyptian Ballet, *Lingini.*
6. Selection, "Sounds from Highland", arr. par *Langey.*
7. Finale, "The Entry of the Gladiators", *Fucik.*

God Save the King.

Communiqué.

LE R.P. DUCHAUSOIS O.M.I.

Il prononcera un grand sermon au Sacre-Coeur.

La paroisse du Sacré-Coeur prépare une grande manifestation religieuse à l'occasion du dévoilement de la statue de Jeanne d'Arc acquise dernièrement d'une des plus grandes maisons de France par la congrégation des Enfants de Marie.

A cette occasion, le R. P. Portelance o.m.i., curé, a invité le R. P. Duchossois o.m.i., à prononcer le sermon de circonstance. Ce dernier a bien voulu accepter Cela nous promet une fête qui ne manquera pas d'éloquence. Il n'est plus nécessaire de faire l'éloge du R. P. Duchossois o.m.i. aux paroissiens de l'église du Sacré-Coeur. Ils l'ont entendu prêcher une retraite et prononcer en d'autres circonstances plusieurs sermons. Ils connaissent sa parole captivante et entraînante.

TROMPEUR ET DEMI

Barbillon revient de la pêche. Il marche d'un pas morne et désabusé; il porte ses engins comme on porte un fardeau abhorré.

—Eh bien, Barbillon? lui demande un ami... Pourquoi cet cet air sombre? Serais-tu bredouille?

Barbillon. Figure-toi que je viens de sonder l'âme humaine.

—Ce n'est pas ça... soupire

—Et tu y as trouvé un fond l'herbes!

—Non, mais un fond trouble et fangeux, où la cupidité se mélange au cynisme et à la mauvaise foi.

—Bigre! Que t'est-il arrivé?

—Eh bien voilà... Nous avions parié, Brocheteau, Goujonnard et moi, que le premier de nous trois qui prendrait un poisson ce matin payerait à déjeuner aux autres. Bien... On s'installe, on jette ses lignes à l'eau ensemble; on attend... un quart d'heure, une demi-heure, une heure. Toujours rien!... Cela me paraît suspect. Du coin de l'oeil, j'observe mes deux bonshommes, et que vois-je, à ma grande stupéfaction! Les bouchons de leurs lignes qui plongent, qui dansent, qui sautent; ça mordait; seulement, pour gagner le pari, mes deux gaillards laissaient le poisson mordiller leur amorce et ils ne ferraient pas!.. Crois-tu, quelle mauvaise foi!

—C'est honteux... De sorte que c'est toi qui as perdu le pari?

—Moi? non... J'avais heureusement négligé de mettre une amorce à ma ligne.

CONCERT

Le 20 janvier prochain, à 8.30 du soir, au Trinity Hall, coin des rues Smith et Graham, notre populaire ténor canadien-français, M. L.-S. Hélie, donnera une audition.

L'éloge de M. Hélie n'est plus à faire. Il a perfectionné son art a New-York. Beaucoup de nos lecteurs ont déjà eu l'occasion de l'entendre et de jouir de la souplesse, de la chaleur et de l'ampleur de sa voix.

Au Trinity Hall M. Hélie se fera entendre dans un répertoire moitié anglais, moitié français.

NOUVEL ORDO

Le nouvel ordo de 1914, de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, est à la disposition du clergé et des communautés religieuses, à l'archevêché de Saint-Boniface.

Sur réception du prix, on enverra un ordo perforé, 50 sous, ou un ordo non perforé, 40 sous.